



* [illegible]

J. P. Anthoine

Capne au 12e de Ligne

COLOMB
DANS LES FERS,
A FERDINAND ET ISABELLE,
APRÈS LA DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE;

ÉPITRE

Qui a remporté le prix de l'Académie de Marſeille,

Précédée d'un Précis hiſtorique ſur COLOMB.

PAR M. LE CHEVALIER DE LANGEAC.

Ici tout est merveille, et tout est vérité.
RACINE le fils.



A LONDRES,
Et ſe trouve à PARIS,
Chez ALEXANDRE JOMBERT jeune, Libraire, rue Dauphine.
Et JACQUES ESPRIT, au Palais Royal.
M. DCC. LXXXII.

COLOMB

DANS LES FERS,

A FERDINAND ET ISABELLE.





C. P. Marillier, inv. et del. 1781. R. De Launay le jeune, Sculp.

On accourt, on me nomme, en tumulte on me presse
on me voit dans les fers ....

AVERTISSEMENT.

POUR qu'on ne doute pas de l'authenticité des faits rapportés dans ce Précis, on ſe fait un devoir d'indiquer les ſources où l'on pourra les vérifier : ils ſont tirés de la vie de Chriſtophe Colomb, par Ferdinand ſon fils ; des Lettres de Pierre Martyr ; de l'Hiſtoire des voyages dont M. de la Harpe a fait un ouvrage auſſi intéreſſant qu'utile, par le nouvel ordre, la clarté qu'il y a rétablis, & la philoſophie qu'il a ſu y répandre ; de l'hiſtoire de Ferdinand & d'Iſabelle ; de l'hiſtoire de Saint-Domingue, & plus particulièrement de l'hiſtoire de l'Amérique, traduite de l'Anglais par

un Académicien diſtingué, dont le goût ſûr, le tact heureux, la juſteſſe d'eſprit ne ſauroient être trop eſtimés, & auquel nous ſommes encore redevables de l'excellente traduction de l'hiſtoire de Charles-Quint.

PRÉCIS HISTORIQUE
SUR COLOMB.

C'EST l'objet d'une méditation bien trifte, que la deftinée de prefque tous les grands hommes bienfaiteurs de l'humanité : il femble que l'infortune vienne s'emparer d'eux à leur naiffance, & les défier à une lutte éternelle, pour que leur gloire ne foit qu'un bien douloureux. A Sparte, à Rome, à Carthage, de nos jours & dans l'antiquité, je ne vois que des trophées fur des échafauds, la vertu payée par l'ingratitude, & fouvent par le crime. Ariftide eft banni d'Athenes ; l'Hôpital & Fénelon fubiffent l'exil dans leur patrie : Séneque ne fe peint à la mémoire qu'au milieu de fon bain fanglant, & Bélifaire avec les

yeux arrachés. Un jugement inique doit précipiter Miltiade dans le barathre ; il expire dans les fers, & le droit de l'ensevelir ne s'accorde pas même à son fils : il faut qu'un fils achete le cadavre de son pere ; & lui-même, après avoir encore signalé son courage, est payé par le bannissement. Là, Camille indigné s'impose un exil volontaire ; & Catinat console ainsi sa disgrace. Germanicus est empoisonné, Agricola empoisonné, Agis étranglé par l'ordre d'un Ephore. Le Pere de la patrie, Cicéron, livre sa tête à Popilius, dont il sauva la vie. Un peuple forcené insulte aux cendres de Colbert ; & le vainqueur d'Annibal est réduit à se justifier. Le Tasse est proscrit à neuf ans, & ce premier tribut d'infortune ne l'acquitte pas envers les hommes. Magellan fuit sa patrie ingrate : Ga-

lilée abjure ſa gloire dans les fers de l'Inquiſition. Le Camoens, exilé trois fois, expire dans la miſere : Dryden expire dans la miſere. La ciguë termine les jours de Socrate, & ceux de Phocion. Voltaire eſt ſans ſépulture, &... Mais où s'arrêter, ſi l'on rappelloit chaque nom célebre qui réveille l'idée d'une grande injuſtice ? Hélas! il en eſt peu qui n'accuſent un tyran, ſouvent même un peuple entier ; & le cœur ſenſible qui ſe pénetre de leur ſouvenir ne peut qu'à-la-fois admirer & s'indigner.

On verra que les malheurs de Colomb doivent l'aſſocier à ces illuſtres perſécutés.

Gênes & Plaiſance ſe diſputent l'honneur de lui avoir donné le jour ; mais cette premiere ville eſt conſtamment regardée comme ſon berceau. Ce qu'il a

fait dispenseroit de parler de son origine, si l'envie & l'amour du merveilleux n'avoient trop entrepris de l'abaisser. Colomb n'étoit point d'une famille d'artisans, comme on l'a prétendu : ses connoissances, celles de son frere déjà célebre à Lisbonne par ses cartes marines, annoncent une éducation cultivée, que, dans le quinzieme siecle, les hommes que l'injuste mépris nomme *le Peuple* n'avoient pas la facilité de se procurer.

Né d'une famille honnête, mais réduit à la pauvreté par les guerres de Lombardie, Colomb prouva de bonne heure qu'avec des talents & du courage on est toujours supérieur à la fortune. Son premier vœu fut de servir sa patrie : les Turcs & les Vénitiens alliés lui faisoient la guerre. Il suivit avec transport

un célebre Armateur de ſon nom, redoutable à ces deux Puiſſances par ſon audace & ſes ſuccès. Témoin de pluſieurs combats, il ſe ſignala dans un abordage, où ſon vaiſſeau & celui de l'ennemi s'enflammerent & ſauterent enſemble. Une rame lui ſervit d'aſyle & de ſoutien ſur les flots. Quel ſpectacle que celui de Colomb au milieu des mers, luttant contre la mort, & ſauvé à ſeize ans par ſa deſtinée pour opérer la plus étonnante révolution que jamais le globe ait éprouvée ! Il ſemble que, malgré trois ſiecles écoulés, l'imagination ſoit encore effrayée de ſon danger. Conduit en Portugal, il ne tarda pas à s'y établir.

Un fameux Navigateur (1), auquel on devoit la découverte de Madere &

(1) Barthelemi de Pereſtrello.

de Porto-Santo, sut diſtinguer les talents de Colomb, & lui donna ſa fille. Les récits de ſon beau-pere, & les mémoires qu'il reçut de ſa veuve, lui perſuaderent de nouveau qu'on pouvoit égaler, à l'occident, les ſuccès obtenus ſur mer au midi. Dans une iſle des Açores, on avoit trouvé ſur la plage une ſtatue équeſtre : le piédeſtal offroit des inſcriptions d'un caractere inconnu ; mais le Cavalier, vêtu dans le coſtume des Sauvages, avoit un bras étendu vers le couchant, & ſembloit indiquer cette route à l'audace des Navigateurs. Les vents avoient pouſsé dans ces parages deux cadavres, dont les traits ne reſſembloient pas aux hommes connus.

L'autorité des Anciens, & ſur-tout la forme de la terre, confirmoient Colomb dans ſes eſpérances déjà réaliſées

par les Carthaginois. On sait qu'un navire de cette nation avoit pénétré dans une iſle déſerte, couverte de bois, très ſpacieuſe, & coupée par de grandes rivieres : la beauté du climat décida même une partie de l'équipage à s'y établir. Mais le Sénat de Carthage, inſtruit de ce ſecret, qui lui parut dangereux, fit périr tous ceux qui pouvoient le répandre, & voulut que les autres, abandonnés dans l'iſle, y fuſſent à jamais oubliés : ſévérité profonde & remarquable, & qui ſerviroit preſque de ſolution à ce problême tant de fois agité : « Si la poſſeſſion d'un « nouveau monde a été plus utile que « funeſte au genre humain ? »

Quoi qu'il en ſoit, Colomb impatient brûloit d'ajouter l'autorité de l'expérience à de ſimples conjectures. Mais quel ſupplice de ſentir en ſoi des germes

de gloire, ſans pouvoir les développer ! Quand ſon génie reculoit les bornes du monde, l'indigence l'arrêtoit en eſclave. Il fallut céder, &, parmi les Puiſſances d'Europe, ſe ménager un appui généreux.

Ce ſentiment commun à tous les hommes, l'amour de la patrie, ne s'étoit point affoibli dans ſon cœur : il deſiroit avec tranſport aſſocier Gênes à ſon audace, lui conſacrer ſa gloire, & l'enrichir de ſes travaux. Le Sénat fut inſtruit : on regarda ſon deſſein comme le ſonge d'un inſensé, & ſa premiere tentative n'obtint qu'un refus.

Les nœuds qu'il avoit formés en Portugal l'attachoient à ce royaume : adopté par ſon cœur, il crut qu'il avoit des droits à ſes ſervices ; & l'éclat que Jean II donnoit à ſa marine décida ſon premier

penchant. Le Roi parut l'accueillir avec intérêt : (que de biens feroient ſouvent les Rois ſans leurs Miniſtres !) mais ce projet fut ſoumis à l'examen d'un Evêque, & de deux Médecins juifs. Ces trois hommes joignoient à la jalouſie de l'ignorance toute celle de la prétention aveugle. Arracher à Colomb ſon ſecret, profiter de ſes connoiſſances, lui ravir & s'approprier ſa gloire, fut le noble deſſein qu'ils conçurent. Mille prétextes retarderent le jugement qu'il attendoit; &, pendant ces délais, qui ſe prolongeoient ſans ceſſe, on fit partir un vaiſſeau qui devoit ſuivre la route indiquée. Mais il falloit le génie de Colomb pour réaliſer ce qu'il avoit conçu. Le Pilote choiſi par les Miniſtres étoit, comme eux, ſans énergie : le premier coup de vent l'effraya. Chaſsé dans le port de

Lisbonne, il décria ſon entrepriſe; & ce qu'un lâche ignorant ne put exécuter à ſon premier eſſai, on s'empreſſa de le déclarer impoſſible à l'obſtination du courage éclairé.

Révolté de cette perfidie, Colomb quitta le Portugal, & chercha quelque nation plus digne de le ſeconder.

La France, encore effrayée des cruautés de Louis XI, reſpiroit à peine sous la minorité de Charles VIII. Ce Prince enfant, dont toute la gloire eſt de paroître un intermédiaire tranquille entre le Tibere françois & le Pere du peuple, ne pouvoit offrir à Colomb les reſſources qu'il exigeoit.

L'Eſpagne fixa ſes regards & ſon choix. L'eſprit d'héroïſme dont cette nation ſembloit animée, ſes conquêtes ſur les Maures, l'alliance d'Iſabelle &

de Ferdinand, les forces réunies de Castille & d'Aragon, lui donnoient un éclat dont l'Europe étoit occupée. Colomb en fut ébloui : mais l'épreuve qu'il venoit de faire ne lui prouvoit que trop combien les vaſtes projets étoient mal écoutés dans les Cours. Il crut donc utile d'envoyer en même temps en Angleterre ; & ſon frere Barthelemi fut y propoſer un plan que Henri VII étoit digne d'apprécier.

Ce n'étoit pas ſans raiſon que Colomb ſe défioit de l'accueil qui l'attendoit en Eſpagne. Les projets élevés n'étoient pas ſans quelque charme pour Iſabelle : mais, ſombre & ſoupçonneux, Ferdinand ne ſavoit que ſe défier de ce qu'il ne pouvoit concevoir ; & la déférence que la Reine affectoit pour ſon époux la rapprochoit auſſi de ſon caractere. Cepen-

dant les heureuſes qualités de Colomb lui mériterent des amis : leurs soins fixerent l'attention ſur ſes offres ; on conſentit à les examiner. Mais la deſtinée de Colomb étoit d'avoir ſans ceſſe à rougir de ſes juges : le Confeſſeur de la Reine fut celui qu'on nomma. L'infortuné Génois eut à combattre toutes les abſurdités des préjugés les plus barbares : l'entrepriſe n'étoit pas ſans danger. L'Inquiſition étoit au moment de ſa naiſſance ; &, dans le cours d'une année, deux mille victimes venoient d'expirer dans les flammes. Les actions, les diſcours, la pensée même, rien n'échappoit à ce tribunal de ſang ; &, quoiqu'étranger, plus d'une fois Colomb eut à frémir. Enfin, après cinq années de dégoûts, & d'une patience que l'amour de la gloire pouvoit ſeul entretenir, ſon projet fut

reçu d'une maniere défavorable. Ferdinand déclara qu'il ne pouvoit s'occuper d'aucune entreprise, tant qu'il seroit en guerre avec les Maures.

L'homme qui naît avec le génie des grandes choses, porte aussi dans son ame le courage qui domte les obstacles. Rebuté par le Souverain, Colomb ne balança pas de s'adresser à des Sujets puissants : mais ce n'est pas dans ce siecle, que des Sujets pouvoient entreprendre ce que leur Maître avoit rejetté.

A la douleur amere de ne point trouver d'ame sensible qui entendît la sienne, une cruelle incertitude vint s'unir encore pour alarmer Colomb. Celui de ses freres qui devoit se rendre en Angleterre n'y étoit point arrivé. On sut, depuis, que des Pirates avoient enlevé son vaisseau; que réduit à l'esclavage, il avoit

enfin briſé ſes fers, & que, malgré ſon indigence, il s'étoit procuré les moyens de retourner à Londres. Il y avoit vécu de ſes talents. Le Roi même commençoit à l'écouter favorablement, lorſque Colomb inquiet voulut s'éclairer ſur ſon sort. Il ſe diſpoſoit à partir; Juan Parès, que pendant ſon abſence il voulut charger de ſes enfants, le ſupplia de ſuſpendre ſon voyage. Soit intérêt, ſoit curioſité, ce Religieux, de concert avec un Médecin habile, voulut approfondir le ſyſtême de Colomb; & l'examen en prouva la ſolidité: certain du ſuccès d'une ſi vaſte entrepriſe, il crut devoir inviter Iſabelle à ne pas laiſſer échapper la gloire de la ſoutenir.

Les repréſentations du vertueux Parès firent impreſſion ſur la Reine, qui le reſpectoit; & bientôt un léger ſecours

accompagna l'invitation que reçut Colomb de ſe rendre près d'elle, au camp de Sainte-Foi. Cette marque de faveur lui ramena des amis qui s'occuperent de le protéger. Les progrès du ſiege de Grenade & l'aſſurance de cette conquête les ſecondoient fortement : mais la défiance de Ferdinand l'emporta de nouveau ſur les bontés d'Iſabelle ; Colomb fut ſoumis au même juge, & le même arrêt fut prononcé.

Il s'éloignoit à jamais de l'Eſpagne, & portoit à Londres ſon indignation & ſes projets, quand la priſe de Grenade & l'enthouſiaſme de ſon triomphe diſſiperent l'incertitude d'Iſabelle. On s'alarma du départ de Colomb : un courier l'atteignit, & le ramena. Les égards, les honneurs l'accablerent : Amiral en eſpérance, Vice-Roi d'une terre inconnue,

les titres les plus pompeux lui furent prodigués dans des patentes conditionnelles; &, ce qui n'eſt pas indigne de remarque, ce traité de Colomb avec les Rois fut ſigné dans ce même camp de Sainte-Foi où la ruine des Maures venoit de ſe conſommer. Joindre un nouveau monde à ce nouvel empire, fut preſque l'ouvrage du même jour: jamais Souverain n'avoit, à la fois, fait d'auſſi vaſtes conquêtes. Auſſi l'impatience d'Iſabelle étoit ſans borne: dans la diſette & le beſoin d'argent où elle ſe trouvoit, elle engagea ſes diamants pour ſubvenir aux frais d'une ſi glorieuſe entrepriſe. Un de ſes Sujets eut l'honneur ou la vanité de venir à ſon ſecours: Sant-Angel fit les avances néceſſaires; & la dépenſe de cet armement ſi différé, qui procura tant de richeſſes à l'Eſpagne & tant de malheurs

à Colomb, coûta quatre-vingt-dix mille livres de notre monnoie. Suivi de trois freres nommés Pinſon, de quatre-vingt-ſept matelots, il partit du port de Palos; & le 3 Août 1492 fut le jour mémorable qui nous ouvrit la route inconnue d'un nouvel univers.

A peine Colomb fut en mer, que le gouvernail d'un de ſes vaiſſeaux rompit. La ſuperſtition qui régnoit dans ſon équipage ne manqua pas de tirer, de cet événement, les plus ſombres pronoſtics; & bientôt il eut moins de peine à domter les éléments que l'eſprit puſillanime de ſes compagnons. Mais quand la bouſſole ne fut plus un guide aſſuré, que l'aiguille aimantée fut moins exacte à chercher le nord, & que ſa direction s'altéra, la terreur fut univerſelle; ils ſe croyoient entraînés par des flots qui

ne permettroient plus de retour, & que l'ordre de la nature étoit bouleversé. L'Amiral profita de ce phénomene : il assura que sa cause tenoit à l'approche de la terre, & présageoit un terme à ses voyages. L'ignorance fut un instant docile.

Mais Colomb essayoit en vain de déguiser l'énorme distance qu'il avoit parcourue ; celle du temps qui n'amenoit aucune découverte ne pouvoit échapper à des hommes uniquement soutenus par l'avarice & le desir des nouveautés. Colomb eut à souffrir les propos les plus injurieux : ce n'étoit plus qu'un aventurier présomptueux, entêté d'une chimere, & dont l'orgueil aveugle les conduisoit à la mort. La sienne fut résolue. Le précipiter dans les flots, imputer ce crime au hasard, & s'efforcer de rega-

gner l'Eſpagne, fut le projet ſiniſtre qui ſe formoit autour de lui. Déjà l'équipage en tumulte s'étoit aſſemblé ſur le pont, & redemandoit l'Eſpagne à grands cris. La menace, les geſtes violents, annoncerent à Colomb un preſſant danger. Il fallut céder, ou du moins le paroître, & faire encore ce ſacrifice à ſa gloire.

Mais, à force d'inſtances, il obtint comme une grace, que, trois jours ſeulement, on ſuivroit encore l'entrepriſe. Le premier fut ſans découverte; mais le ſecond ramena l'eſpérance. Des oiſeaux étrangers, & raſſemblés en troupes, un roſeau pouſſé par les vagues & dont la tige paroiſſoit fraîchement coupée, des branches d'arbriſſeaux que la mer agitée n'avoit pas encore dépouillés de leurs fruits, des planches, des débris flottants où le travail de l'homme ne pouvoit ſe

méconnoître, l'inconſtance & la variété des vents, les nuages même différemment grouppés & nuancés autour du ſoleil, perſuaderent tellement à Colomb qu'il étoit voiſin de la terre, que ſa crainte alors fut d'être briſé, pendant la nuit, contre une côte inconnue. Toutes les voiles furent pliées, & la plus exacte vigilance ordonnée à l'équipage.

Le ſommeil étoit loin de tous les yeux, & les regards avides s'attachoient au ſombre horizon où la terre ſi deſirée devoit enfin ſe découvrir. A dix heures Colomb apperçut une lumiere errante, & la fit obſerver à Guttiere : Salcédo fut appellé ; chacun la remarqua ; chacun ſuivit ſes mouvements. Enfin, du léger navire qui devançoit les autres, de *la Pinta*, on entendit, vers le minuit, *Terre! Terre!* à cris redoublés. Mais ce

bonheur n'avoit tant de fois été qu'une vaine eſpérance, qu'en le poſſédant même on ne pouvoit y croire : la nuit devenoit un ſupplice ; un deſir curieux, la crainte, la gloire, la cupidité, tous ces ſentiments confondus augmentoient l'impatience du jour. Il parut, & bannit toute incertitude.

L'équipage fut d'abord frappé d'une muette extaſe ; &, par un mouvement général & rapide, mille cris s'éleverent à la fois. Quel moment pour Colomb! la joie, le repentir, arrachoient des larmes ; on étoit à ſes pieds, on l'élevoit en triomphe, on s'embraſſoit, on oſoit partager ſa gloire. Cet étranger, cet ennemi, qu'un inſtant plutôt on vouloit maſſacrer, étoit l'objet unique de l'enthouſiaſme, du reſpect, & d'un culte univerſel : ce n'étoit plus un homme ;

c'étoit un Dieu, qui venoit d'enchérir ſur le courage de tous les ſiecles.

Au lever du ſoleil, déjà les chaloupes des trois vaiſſeaux étoient à la mer: on ſe preſſoit d'y deſcendre; on ſe précipitoit. Le tumulte de la joie, des chants guerriers, les ſons bruyants d'une muſique militaire, accompagnoient leur marche rapide. A peine la barque qui portoit Colomb eut touché le rivage, que, jaloux de fouler le premier la terre d'un nouveau monde, on le vit s'élancer avec tranſport, &, comme un ſigne de conquête, y planter, au nom d'Iſabelle, l'étendard de Caſtille. A ſon exemple, chaque Eſpagnol embraſſa la terre après laquelle il ſoupiroit: on le ſalua des titres pompeux dont il n'avoit emporté d'Eſpagne que l'eſpérance; & ſimple Pilote à Palos, Colomb à San-

Salvador devint presque l'égal des Rois.

Il reconnut en partie cette chaîne d'isles désignées par le nom de Lucayes; mais la Conception, Ferdinandine & l'Isle-Longue, furent les seules où il débarqua. Ses recherches le conduisirent bientôt à une contrée si vaste, qu'il fut tenté de la croire un continent : c'étoit l'isle de Cuba. Il y descendit, pour faire caréner ses vaisseaux.

Pendant son séjour, des matelots s'avancerent à soixante milles du rivage, & revinrent bientôt enchantés de leur découverte : ils avoient reçu les plus grandes marques de respect dans un village où ils étoient parvenus. Ces malheureux Insulaires se prosternoient à leur aspect, & leur baisoient les pieds : ils trembloient que les Espagnols ne fussent une race divine qu'une ancienne

terreur leur avoit annoncée : depuis long-temps leurs Prêtres, car les Sauvages mêmes avoient des Prêtres, les alarmoient de cette prédiction ; &, dans ce moment, ils la croyoient accomplie.

Mais ce qui frappa le plus les Espagnols, ce furent les plaques d'or que ces Sauvages employoient sur eux comme une parure. Plusieurs de ces malheureux furent amenés vers Colomb : on les força de servir de guides aux Espagnols, qui s'empressoient d'aller fouiller la terre. Mais leur avidité se fatigua d'inutiles travaux ; la richesse de cette contrée n'étoit point de l'or. Heureux d'ignorer sa valeur, les Indiens livrerent, sans peine, ce qu'ils en possédoient, & surent indiquer, par leurs gestes, une isle assez voisine, où ce métal se trouvoit en abondance.

Ce premier eſpoir fut le ſignal de la perfidie. Jaloux de s'emparer ſeul des tréſors que promettoit la terre d'Hayti, un des Pinſons voulut y pénétrer le premier : il partit avec le vaiſſeau qu'il commandoit ; &, malgré les ſignaux prodigués pour l'arrêter, on le perdit bientôt de vue.

Colomb, contrarié par les vents, n'arriva que long-temps après cette ſéparation. La côte où il deſcendit étoit sous la domination du Cacique Guacanahari. On lui députa quelques Officiers intelligents : il parut charmé de leur préſence ; & ſur le rapport qu'on fit de ſa douceur à l'Amiral, il réſolut de ſe rendre à l'invitation qu'il en reçut d'aller le viſiter.

Tout étoit diſpoſé pour ce voyage, quand, au milieu de la nuit, ſon vaiſ-

ſeau même, emporté par des courants, ſe briſa contre des rochers, & ſe perdit ſans reſſource. Témoins de ce malheur, les Indiens, animés par leur Prince, accouroient en foule ſur le rivage : la douleur ſe peignoit dans leurs cris, & n'en étoit pas moins active. Les uns à la nage, les autres dans leurs canots, furent bientôt au ſecours du navire, & ſauverent ainſi leurs oppreſſeurs. Les proviſions, les débris même furent tranſportés à terre ; rien ne fut enlevé : un Indien, placé par le Prince, eut l'ordre d'y veiller, & les défendit avec ſcrupule, même de la curioſité des Inſulaires.

Pinſon ne reparoiſſoit pas ; & Colomb, alarmé de ſon abſence, lui ſoupçonnoit l'intention de le devancer en Europe. Cette crainte hâta ſon départ ; mais l'unique vaiſſeau qui lui reſtoit

étoit précisément le moins considérable des trois, & ne pouvoit suffire à ramener les malheureux échappés du naufrage.

Colomb se décida donc à solliciter l'aveu du chef indien, pour former un établissement dans l'isle. L'imprudent Cacique reçut la demande avec transport : il se dépouilla de la couronne d'or qu'il portoit, & vint, en signe de joie, la déposer sur le front de l'Amiral. Le malheureux Cacique étoit loin de sentir la vérité de cet hommage & les dangers d'un consentement funeste qui n'étoit vraiment qu'une abdication. Colomb ne s'occupa plus que de construire un asyle à sa troupe ; & dès que le fort de Navidad fut en état de la recevoir, il suivit, sans retard, l'attrait qui le rappelloit en Espagne. Après deux jours de marche, il eut le bonheur de retrouver

Pinſon, &, conſolé par cette rencontre, feignit d'adopter les raiſons que le perfide inventa de ſon abſence.

Pendant cinq cents lieues, Colomb avoit eu les vents les plus favorables : mais il devoit ſubir la plus terrible épreuve, & connoître le ſeul danger qui dût l'épouvanter ; celui de voir ſes travaux perdus pour l'univers, & ſes ſuccès ignorés. L'orage le plus violent qui jamais ait troublé les mers vint l'aſſaillir en un inſtant : les reſſources de ſon art, celles du courage, étoient vaines pour ſon ſalut ; & ſa longue expérience ne ſervoit, dans ce moment, qu'à lui montrer ſa perte plus certaine. Éloigné de toute terre, le bonheur de ſon premier naufrage ne pouvoit même s'eſpérer. L'infortuné ſe croyoit déjà flétri dans l'avenir ; le nom d'aventurier lui ſembloit

s'attacher à ſa mémoire. L'effroi de périr inconnu, la perte de ſa gloire, ne lui permettoient pas même de penſer à ſon dernier inſtant : mais ſes deux fils occupoient encore ſon ame, & mettoient le comble à ſa douleur ; il ſe les repréſentoit abandonnés dans un college de Cordoue, orphelins dès leur enfance, ſans ſecours, ſans appui, dans un royaume étranger, où, loin de reconnoître les ſervices de leur pere, on l'accuſeroit peut-être d'avoir ſéduit des citoyens pour les rendre victimes de ſon imprudence.

Colomb étoit immobile ſous le poids de ces idées cruelles & de ces regrets dévorants. Mais quand elle ſemble abattue, une ame forte eſt encore loin de ſuccomber : c'eſt dans les criſes les plus violentes qu'elle ſe réveille, & trouve en

elle encore plus d'énergie. Au milieu du désordre, du bruit des vents, du fracas des voiles déchirées & des mâts abattus, malgré les cris de l'équipage, le choc des vagues, & les secousses d'un vaisseau prêt à s'ouvrir, le calme est dans l'ame de Colomb. Conserver sa gloire, est l'unique sentiment qui l'anime. Il s'enferme; & le récit de son voyage, la route qu'il a suivie, les pays qu'il a découverts, leur situation, les particularités du climat, le lieu qu'habite sa colonie, tout se retrace avec ordre dans un écrit qu'il adresse aux Souverains d'Espagne. Les détails, les précautions dont le sang froid s'occupe dans la plus grande sécurité, rien ne lui échappe à l'instant d'être englouti. Sa relation est enveloppée d'une toile goudronnée : un mastic de cire la recouvre encore, & le tonneau qui la

renferme eſt jetté à la mer sous ſes yeux. L'Océan devient dépoſitaire d'un ſecret ſi précieux au monde, & le haſard ſeul doit le conſerver.

Enfin le calme reparut, & les vents reſpecterent ce grand homme. Pouſsé juſqu'aux Açores, il y relâcha, & fit mettre à terre quelques uns de ſes gens pour chercher du ſecours & ſe réparer. Les Portugais, perſuadés que l'Amiral étoit du nombre des débarqués, les arrêterent tous, quoique les deux nations ne fuſſent pas en guerre. Colomb réclama contre cette violence; & ſes forces, qu'il fit connoître, ainſi que la menace d'une prompte vengeance, lui procurerent d'abord quelques égards. Bientôt, après une mûre délibération, on lui rendit ſes matelots, & il obtint même des rafraîchiſſements du Gouverneur de Ste Marie.

Mais il ſe vit encore ſéparé de Pinſon ; & la double crainte du naufrage de ſon compagnon, ou de ſon arrivée en Eſpagne , vint le tourmenter de nouveau : cette idée le preſſa de ſuivre ſa route. Il voyoit preſque la côte, quand une nouvelle tempête, qu'il combattit deux jours & deux nuits, l'obligea de chercher un aſyle dans le Tage, malgré les dangers qu'il devoit y courir. A peine y fut-il arrivé, que le Commandant du port lui fit ordonner de venir rendre compte de ſon voyage. Colomb montra ſa patente du Roi d'Eſpagne, & obſerva de ne point quitter ſon bord. Alors, loin de lui faire violence, le Roi le fit inviter de venir à ſa Cour, avec promeſſe qu'on lui rendroit les honneurs qu'exigeoit ſa qualité. Colomb n'ignoroit pas qu'à ſon départ de Palos Jean II avoit armé trois

vaiſſeaux pour l'enlever : il ſe ſouvenoit encore mieux des refus outrageants dont furent payées ſes offres ; & le plaiſir d'annoncer un ſuccès dont ce Prince avoit douté l'emporta ſur ſes craintes. Il crut devoir ſe fier à la parole d'un Roi. Il en reçut effectivement les traitements les plus diſtingués : mais le Monarque ne l'écouta qu'avec jalouſie ; & , ſans la crainte de l'Eſpagne dont Colomb étoit protégé, peut-être eût-on ſuivi le projet de quelques ſcélérats qui propoſerent de l'aſſaſſiner ſecrètement, & de ſaiſir tous ſes papiers, ainſi que les Inſulaires qu'il avoit amenés du nouveau monde. Colomb ne reſta que cinq jours à Lisbonne ; &, le 15 de Mars, il deſcendit à Palos, le même port d'où , ſept mois & douze jours auparavant, on l'avoit vu partir, ſans eſpérer de le revoir.

A peine eut-on reconnu ſon vaiſſeau, que la nouvelle de ſon retour devint à l'inſtant générale. Tous les habitants furent dans l'ivreſſe : une foule innombrable couvroit déjà le rivage, avant qu'on pût même l'appercevoir. Le ſon des cloches, le bruit du canon, donnerent le ſignal d'un bonheur public. Ce tumulte, à-la-fois religieux & guerrier, ſe mêloit ſans interruption aux acclamations de tout un peuple étonné. La mer étoit couverte de barques : chacun voloit au-devant de l'Amiral, ou d'un frere, ou d'un ami, & vouloit ſavoir le premier des nouvelles de ſon entrepriſe : mais quand la chaloupe de Colomb eut touché le rivage, que ſes compagnons vanterent ſes ſuccès, que le peuple eut contemplé des hommes nouveaux, des fruits, des animaux inconnus, & qu'il

eut entendu des récits plus prodigieux encore, l'explosion du délire fut sans bornes. Comme dans les fêtes solemnelles, les boutiques furent fermées, les travaux interrompus ; & Colomb obtint avec joie, de l'enthousiasme & de la reconnoissance, tous les honneurs qu'on prodigue tristement à des Rois par devoir. Le soir même, l'arrivée de Pinson mit le comble à son bonheur : d'autres prétendent que ce compagnon perfide, ayant pris terre à Bayonne, fit demander audience aux Rois, & que la douleur profonde que lui causa leur refus le conduisit en peu de jours au tombeau. Quoi qu'il en soit, le premier soin de l'Amiral fut d'instruire Isabelle & Ferdinand de son retour : il reçut bientôt une réponse honorable, & l'ordre flatteur de se rendre auprès d'eux.

Il prit donc ſans délai le chemin de Barcelone. Son voyage ne fut pour lui qu'une fête continuelle. Une foule immenſe l'accompagna depuis Palos : les chemins retentiſſoient des chants, des cris, des louanges des peuples, qui s'empreſſoient à ſon approche, & quittoient tout pour ſe trouver à ſon paſſage. Précédé & ſuivi d'une ſi nombreuſe eſcorte, Colomb approchoit de la capitale. La ville entiere, les courtiſans même, allerent fort loin à ſa rencontre : un d'eux fut chargé de le complimenter au nom d'Iſabelle & de Ferdinand. Devant lui marchoient, à quelque diſtance, les Sauvages qu'il avoit amenés : on traînoit à ſa ſuite des balles de coton, des coffres pleins de racines précieuſes : à ſes côtés, des lames d'or, des lingots énormes étoient portés en ſigne de conquête ; &

des roſeaux, d'une hauteur inouie, ſoutenoient des oiſeaux de mille couleurs. Colomb traverſa la ville dans ce noble appareil, & parut en triomphe à la Cour des Rois.

Sous un dais magnifique, Iſabelle & Ferdinand, revêtus de la majeſté royale, le reçurent en dehors du palais : ils ſe leverent à ſon approche, &, loin de ſouffrir qu'il ſe proſternât, ſuivant l'uſage, pour leur baiſer la main, tous deux le releverent enſemble, &, devant l'Eſpagne entiere, ils montrerent Colomb aſſis à leurs côtés. Le récit modeſte qu'il fit de ſon voyage, l'étonnement qu'inſpira ſon audace, & la joie de ſes ſuccès, calmerent un inſtant l'envie & même l'orgueil eſpagnol. On ſupporta les honneurs qu'obtenoit un étranger, qui, célebre par lui-même, ne devoit rien de

ſa gloire à l'antiquité de ſes aïeux : mais la vanité, prompte à ſe flatter elle-même, voulut ſuppléer à ce qu'elle appelloit manquer à ce grand homme. On lui donna des lettres de nobleſſe ; &, comme ſi la gloire avoit beſoin de titres, les Rois crurent de bonne foi qu'eux ſeuls venoient d'ennoblir un Héros.

En retraçant les tableaux conſacrés par l'hiſtoire, il en eſt de ſi révoltants pour la raiſon & l'humanité, que les détails mêmes de leur atrocité ou de leur folie ſemblent attacher le doute à leur exiſtence. Comment ajouter foi à la foibleſſe d'un Souverain qui, dans l'éclat de ſes victoires, & dans l'inſtant le plus brillant de ſon regne, s'abaiſſe à ſolliciter de ſon Sujet la liberté de garder ſes conquêtes? Et comment croire à la puiſſance d'un tel Sujet, d'un Prêtre ſacri-

lege, profanant à-la-fois le Sacerdoce & la Nature, pere de cinq enfants, amant de sa fille & son ravisseur, assassin de son époux, &, dans ce commerce infâme, rival incestueux de ses propres fils? Ces crimes & cet excès d'opprobre ne sont pourtant que des vérités dans la vie de Ferdinand & d'Alexandre VI, de ce Borgia, qui, né & déshonoré en Espagne, vint acheter la Tiare à Rome, & s'en fit un asyle contre les loix, s'unit à tous les Souverains, les trompa tous, fut le Chef de l'Eglise, l'allié des Turcs, donna retraite au frere d'un Sultan, & vendit ses jours, ignora les remords, osa prétendre à la gloire, en obtint malgré ses forfaits, souilla le Saint Siege par le meurtre, le poison, l'adultere & l'inceste, & fonda, par sa scélératesse même, la grandeur temporelle de la Papauté.

Dès que Ferdinand & Iſabelle eurent obtenu du Souverain Pontife l'humiliante donation des pays que leur Amiral venoit de découvrir & même découvriroit encore, on lui renouvella les titres pompeux & les privileges que ſon premier voyage lui avoit déjà mérités. Il faut lire ces patentes incroyables, pour les comparer au traitement que reçut Colomb dans la suite, & juger, par ce contraſte, comme l'on doit compter ſur la parole des Rois.

On arma, ſans délais, une flotte plus conſidérable que la premiere ; & il n'y eut plus d'obſtacles à ſon départ. Un de ſes freres, Diegue, le ſuivit dans ce nouveau voyage. Son empreſſement à revoir la colonie qu'il avoit laiſſée à la Nativité, l'éloignoit des différentes iſles qu'il rencontra ſur ſa route : il ne

deſcendit qu'à la Deſirade, pour ſatisfaire ſon équipage, & laiſſa derriere lui la Martinique, la Guadeloupe, Antigoa, Portorico, & pluſieurs autres.

Mais quelle fut ſa douleur lorſqu'en arrivant à la nouvelle Eſpagne il ne vit point ſes compagnons accourir ſur le rivage, & célébrer, par des cris de joie, le bonheur de ſe réunir! La plage étoit déſerte, & le fort détruit. Des lambeaux d'habillements, les débris de quelques armes, des oſſements épars, lui donnerent les renſeignements les plus ſiniſtres. Il sut bientôt le funeſte sort que les Eſpagnols avoient mérité. Des crimes de toute eſpece, des cruautés d'un genre inconnu, avoient ſoulevé les habitants de cette contrée. Leur nombre & leur fureur avoient su rendre inutile l'induſtrie meurtriere des Européens. Le Ca-

cique Guacanahari , que l'atrocité des Eſpagnols n'avoit pu détacher d'eux, s'étoit armé pour leur défenſe; &, victime de l'hoſpitalité, il ſouffroit encore d'une bleſſure auſſi cruelle que dangereuſe.

Colomb, après avoir choiſi une ſituation plus favorable encore que la précédente, bâtit la premiere ville que le nouveau monde ait vue s'élever, & lui donna le nom d'Iſabelle. La plupart de ſes compagnons étoient perſuadés qu'en le ſuivant dans ſes voyages il ſuffiroit d'aborder ces iſles fortunées pour y trouver des richeſſes faciles, & qu'ils n'auroient que l'embarras de les tranſporter; mais lorſqu'il fallut ſe ſoumettre à des travaux pénibles, la révolte ne tarda pas à éclater. Colomb fut obligé de punir, & de renvoyer même en Eſpagne, un grand nombre de ſéditieux.

Il falloit occuper l'oiſiveté des troupes qui lui reſtoient : il s'en ſervit à protéger ſes recherches ſur la nature & les productions du pays. Les richeſſes que le diſtrict de Cibao lui offrit ramenerent bientôt le calme dans la colonie. Dès qu'on eut achevé, sous ſes ordres, un nouveau fort, qui reçut le nom de Saint-Thomas, il profita de la tranquillité des Eſpagnols pour ſe rembarquer & continuer ſes découvertes. La Jamaïque fut le prix de ce voyage ; mais avant d'y parvenir, & après l'avoir quittée, il ſe vit expoſé, pendant cinq mois de navigation, à tous les dangers que le courage humain peut affronter : l'épuiſement de toute proviſion ne fut pas même le plus cruel. Dans cette diſette abſolue de vivres, & livré à toutes les horreurs de la faim, on rapporte que deux

oiſeaux vinrent s'abattre ſur ſon navire, & qu'un matelot, s'étant ſaiſi de l'un d'eux, l'offrit à l'Amiral, & le ſupplia d'en ſoulager le beſoin qui le preſſoit. Colomb, attendri, ne put ſe réſoudre à accepter un ſecours que ſes compagnons ne partageroient pas avec lui; & voyant qu'il ne pouvoit ſuffire à tant de malheureux, loin d'en profiter ſeul, il rendit à l'oiſeau ſa liberté, le vit avec joie rejoindre ſa compagne, & goûta quelque plaiſir, au milieu de ſa détreſſe, à voir au moins, sous ſes yeux, un être exiſter ſans ſouffrir. Ce fait eſt de peu d'importance, près du grand intérêt que réveille le ſouvenir des travaux de Colomb; mais, dans la vie d'un héros, il eſt doux de repoſer ſon admiration, en s'occupant de ce qui le fait aimer.

Ce ne fut pas l'effet que ſa conduite produiſit ſur ſon équipage : on renouvella bientôt contre lui les menaces du premier voyage. Environné d'écueils, jouet des vents, aſſailli de continuelles tempêtes, obligé même de ſe préſerver des hommes dont il s'occupoit ſans ceſſe à ſauver les jours, l'infortuné ne pouvoit ſe livrer un inſtant au ſommeil : la fievre la plus violente fut la suite d'une ſi longue fatigue & d'une tenſion d'eſprit non interrompue. Une léthargie profonde s'empara de tous ſes ſens. Privé de la mémoire & de tout ſentiment, ſon état fut long-temps déſeſpéré : mais la joie de retrouver, à Iſabelle où il retourna, ce frere chéri qu'il avoit envoyé à Londres, la révolution de ce bonheur inattendu le rappella bientôt à la vie.

Depuis treize ans tous deux, inquiets

de leur sort, n'avoient pu ſe réunir : mais, en revenant d'Angleterre, Barthelemi voulut traverſer la France & s'arrêter à la Cour de Charles VIII. Les honneurs qu'il y reçut l'avertirent des ſuccès de ſon frere : le Roi lui-même lui en donna l'aſſurance. Ce Prince regretta de n'avoir pu ſoutenir une ſi belle entrepriſe ; &, ſans ſe borner à des louanges ſtériles, il fit compter une ſomme conſidérable à Barthelemi, en le preſſant de rejoindre Colomb, & de s'aſſocier à ſes travaux.

L'eſpoir d'accompagner l'Amiral fit voler ſon frere en Eſpagne ; mais il arriva trop tard : Iſabelle & Ferdinand le reçurent avec les égards que leur inſpiroient encore les premiers moments d'enthouſiaſme, & le chargerent même de conduire trois vaiſſeaux à leur nouvelle poſſeſſion.

Ce ſecond frere étoit néceſſaire à Colomb, pour fortifier ſon ame contre toutes les peines qui la dévoroient. Vaincu par la famine, occupé ſans ceſſe à concilier les colons qu'il avoit tranſportés, il falloit encore ſoutenir la guerre contre les Indiens. Deux cents hommes, vingt chevaux & trente chiens, eurent à combattre cent mille hommes, & en furent vainqueurs.

Colomb dut gémir, ſans doute, des droits que donna cette victoire ſur un peuple ſans défenſe. L'Indien, ſoumis, fut impoſé à une taxe en or & en coton, qu'on le força de payer tous les trois mois. Cette rigueur n'étoit pas dans l'ame de Colomb, & s'éloignoit de ſes principes de clémence; mais les mutins qu'il avoit renvoyés en Eſpagne, Margarita, le pere Boyl, étoient des enne-

mis dont il falloit triompher. On l'accuſoit de tous les crimes, pour venir les commettre à ſa place. Un Archidiacre de Séville, Fonſéca, auſſi haineux, auſſi vain qu'ignorant, étoit chargé des affaires de l'Inde, & ne pardonnoit à perſonne la ſupériorité que tout le monde avoit ſur lui. Colomb ne ſe connoiſſoit qu'un défenſeur à la Cour ; l'avarice du Souverain : la ſatisfaire, étoit prouver ſon innocence. Il tenta ce moyen, & ramaſſa, pour Ferdinand, une immenſe quantité d'or.

L'infortuné n'avoit que trop bien prévu les injuſtices qu'on lui préparoit à la Cour : un Commiſſaire étoit déja nommé pour aller s'inſtruire de ſa conduite, le juger dans ce monde nouveau, dont l'Eſpagne lui devoit la poſſeſſion ; & ce fut à un Valet de Chambre

du Roi, que cette miſſion fut confiée. Une haine active pour Colomb devoit, ſans doute, mériter cette place : auſſi Aguado, doué de l'audace d'un parvenu, ne s'occupa qu'à animer les Eſpagnols & les Indiens contre leur chef. L'Amiral ſentit vivement l'outrage, mais sut le dévorer ; &, pour abréger ſa honte, il réſolut d'aller chercher un juge plus convenable auprès de Ferdinand. Barthelemi fut chargé, pendant ſon abſence, de gouverner la colonie : il aſſocia Roldan à ſon autorité ; confiance dangereuſe, & qui devint la ſource de tant de malheurs.

L'expérience n'avoit pas encore calculé ce qu'il falloit de temps & de proviſions pour ces nouveaux trajets d'Amérique en Eſpagne ; auſſi l'épuiſement des vivres étoit preſque toujours

un inconvénient de ces voyages. Celui-ci n'en fut pas exempt : il fallut se réduire à six onces de pain par jour ; & l'Amiral en donna l'exemple le premier. Mais on s'étoit tellement accoutumé à regarder les Indiens comme un bétail, que tout l'équipage vouloit que, sans différer, on mangeât ceux qui étoient à bord : les jetter au moins à la mer, pour épargner les vivres, étoit le parti modéré où s'arrêtoient le peu d'Espagnols qui se piquoient d'humanité. C'est alors que celle de Colomb se fit connoître : il ne balança point d'exprimer l'horreur qu'un pareil dessein lui inspira ; & l'autorité dont il craignoit d'user pour ce qui l'intéressoit lui-même, il sut l'employer à réprimer ces idées féroces qu'il faut s'empresser d'attribuer au désespoir.

Son retour précipité déconcerta ſes ennemis ; mais lui-même fut étonné de ne point trouver les Rois à Burgos. Ferdinand faiſoit la guerre aux François dans le Rouſſillon. L'hymen malheureux de l'Archiduc Philippe & de l'Infante alloit ſe terminer, en Flandre ; & les préparatifs du voyage de ſa fille occupoient Iſabelle à Loredo : elle devoit y reſter juſqu'au départ de l'infortunée Jeanne, ſi connue dans l'hiſtoire par les malheurs de ſon amour pour un époux trop indifférent ; c'eſt elle qui, née près du trône, sut aimer juſqu'à la démence : quoi de plus touchant, par ſa cauſe, que l'égarement même de ſon eſprit ?

Les ſuccès de Philippe en Eſpagne, ſa prompte abſence que la jalouſie de Ferdinand sut ménager, ſa bonne foi

en Italie, ſa grandeur d'ame en France, ſon retour glorieux dans ſes États, où Louis XII le fit conduire avec honneur, tant de qualités brillantes ſervoient d'aliment à la paſſion d'une épouſe; mais les obſtacles qu'on oppoſoit ſans ceſſe à ſon juſte deſir de rejoindre l'Archiduc en Flandre la plongerent dans un chagrin violent, & déciderent ſon infortune. Elle réſolut, à peine relevée de couches, & dans la ſaiſon la plus rigoureuſe, de ſe rendre à Gand, ſans suite, ſans déguiſement, & d'entreprendre, à pied, ce pénible voyage. Dans ſon délire, elle s'efforçoit, en plein jour, de ſortir de la fortereſſe de Médina del Campo: rien ne pouvoit la retenir; il fallut, après avoir épuiſé toutes les remontrances, lever le pont qui fermoit la citadelle. Alors on ne put la décider

à rentrer dans ſon appartement : expoſée aux injures de l'air, elle prenoit, près du foſſé qui l'arrêtoit, le peu de nourriture qu'à force d'inſtances on l'engageoit d'accepter. L'état cruel de ſa mere, dont la fin approchoit, ne pouvoit même la diſtraire. Sans ceſſe inondée de larmes, le nom de ſon époux étoit le ſeul qu'elle ſût prononcer ; &, pour obtenir de le rejoindre, elle s'abaiſſoit aux plus humbles prieres. On y céda, mais trop tard ; le coup étoit porté : &, de retour dans ſes États avec l'Archiduc, il fut contraint de la reléguer au château de Mucientès.

Là, ſa démence avoit le caractere d'un profond abattement ; mais, lorſque les jours de Philippe furent menacés, elle ſortit de ſa langueur & lui prodigua tous les soins de l'amour : l'effroi

rappella sa raison. Pendant les six jours qui terminerent la vie de son époux, aucun prétexte ne put l'en séparer un moment. A peine fut-il expiré, les accès devinrent terribles : elle s'attachoit à son corps, & long-temps on essaya vainement de l'en arracher. Quoiqu'enceinte, on ne put la résoudre aux ménagements qu'exigeoit son état. Elle ne sortit de l'espece de tombeau où elle s'étoit reléguée, que pour aller à la Chartreuse de Mira-Flore implorer Dieu pour l'Archiduc. Un drap noir, des plus grossiers, uniquement retenu par une ceinture, la couvroit de la tête aux pieds. Elle faisoit ouvrir la tombe de son époux, & sans proférer une parole, réduite même à l'impossibilité de verser une larme, son bonheur étoit de contempler une cendre inanimée.

Elle prit en horreur la ville de Burgos, où venoit d'expirer l'Archiduc, & déclara qu'elle ne vouloit plus l'habiter. Son départ sembloit une fuite ; & dans le désordre du désespoir, elle ignoroit elle-même où elle vouloit aller. L'unique objet de ses soins fut le cercueil de Philippe : elle le fit enlever. Entourée de flambeaux, la litiere qui le renfermoit s'avançoit à pas lents devant elle ; & son voyage étoit une pompe funebre. Elle marcha jusqu'à ce que la nature exigeât un repos : à la pointe du jour, on s'arrêta près d'un monastere. On se préparoit à y déposer ces précieux restes : elle sut que des femmes l'habitoient ; ce voisinage lui parut une profanation : la mort même n'avoit pas suspendu sa jalousie. Il fallut camper, & marcher jusqu'à l'Eglise de Torquemada.

Les douleurs de l'enfantement l'obligerent de s'arrêter dans ce malheureux bourg : la Cour, le Conſeil, s'y établirent ; & dénuée de tout ſecours, elle accoucha d'une Princeſſe qui penſa lui coûter la vie. Ni les incommodités de toute eſpece, ni les dangers d'une épidémie dévorante, ne purent l'éloigner de ce lugubre ſéjour. Bientôt l'Egliſe de Torquemada ayant été endommagée par les flammes, l'infortunée Jeanne ne voulut s'en rapporter qu'à elle du soin aſſidu de garder l'ombre de ſon époux : il fallut tranſporter le cercueil dans la chambre même qu'elle habitoit; &, juſqu'à ſa mort, cet aſpect mélancolique entretint ſa douleur & ſa folie attendriſſante. C'eſt elle que les malheurs de Colomb auroient intéreſſée, ſi l'amour de Philippe eût conſervé ſa raiſon.

Quelle Souveraine, ſi le bonheur de ſes peuples eût été l'objet de ſa vive ſenſibilité !

Dès qu'Iſabelle eut achevé les préparatifs de ce triſte hyménée, ou plutôt de ce ſacrifice, elle fut bientôt de retour à Burgos. Ferdinand ne tarda pas à l'y joindre. Ses revers dans le Rouſſillon, &, ſur-tout, des projets communs de conquête, venoient de le réconcilier avec ſon ennemi. Il ſe diſpoſoit à partager avec lui le royaume de Naples, quand la mort inattendue de Charles VIII ſuſpendit les négociations & les hoſtilités, & ramena Ferdinand près d'Iſabelle.

Colomb ſe rendit à la Cour, avec la confiance d'un homme irréprochable, & cette tranquillité modeſte, heureux partage de la vertu. Les richeſſes qui l'ac-

compagnoient, l'or, les perles qu'il offrit, juſtifierent pleinement ſa conduite; & ſur les preuves qu'il donna de pouvoir tous les ans renouveller ſes tributs, Ferdinand & Iſabelle le traiterent d'une maniere ſi diſtinguée, que ſes ennemis confus ſe virent contraints au ſilence. Mais la haine ſourde n'en eſt pas moins active: elle parvint à perſuader aux Rois que les pouvoirs accordés à Colomb, dans ſon nouveau monde, étoient immodérés. On commença, dès-lors, à les affoiblir. On ſupprima pluſieurs de ſes droits, que l'on voulut remplacer par des titres: celui de Marquis fut offert à Colomb, & en fut rejetté.

L'eſpoir d'un troiſieme armement lui tenoit lieu de récompenſe; mais aux lenteurs eſpagnoles ſe joignoit encore l'animoſité du Miniſtre de l'Inde, de l'Ar-

chidiacre Fonſéca : ſon aveugle induſtrie s'appliquoit toute entiere à traverſer Colomb dans ſes entrepriſes. L'Amiral prévoyoit à quels délais il devoit s'attendre. Il ſupplia, du moins, qu'on envoyât des ſecours à ſa colonie : une année entiere ſe paſſa ſans les obtenir.

On ſentit, pendant cet intervalle, qu'il falloit, avant tout, donner un modele de gouvernement aux nouveaux établiſſements qu'on fonderoit dans la ſuite ; & pour rendre ſolide celui qu'on avoit déjà formé, les Rois ordonnerent que l'on y tranſportât des artiſans de différents métiers, & de leurs Sujets de tous les ordres, médecins, charpentiers, laboureurs, muſiciens, moines même. Le nouveau monde fut ouvert à tous les états : mais l'édit des Rois exceptoit formellement les procureurs

& les avocats, de crainte, je ne fais que rapporter ſes termes, « de crainte « que la chicane ne s'introduiſît avec « eux dans ces pays éloignés où elle « n'avoit pas été connue juſques-là. »

Deux ans s'écoulerent avant que la petite eſcadre que devoit commander l'Amiral fût en état de le tranſporter; & peut-être ne l'eût-elle jamais été, ſi Fonſéca n'avoit obtenu l'évêché de Badajos, & quitté, pour ce nouveau poſte, le département de l'Inde qu'il occupoit: il fut heureuſement confié à l'un des compagnons du Vice-Roi; & l'armement ne fut plus retardé. Colomb eut cependant l'amertume de ſe revoir, avant ſon départ, dans la dépendance de ſon ennemi : Fonſéca venoit de reprendre ſa place. Mais enfin, avec ſix vaiſſeaux, l'Amiral entreprit un troiſieme voyage.

La moitié de ſa modique flotte ſe rendit en droiture à l'Eſpagnole : lui, des iſles du Cap-verd, s'avança vers le ſud, & chercha les vents invariables qui ſoufflent entre les tropiques. Cette marche le conduiſit à cinq degrés de la ligne : mais les violentes chaleurs de ces parages jetterent l'épouvante parmi les Eſpagnols ; ils ſe perſuadoient que leurs vaiſſeaux alloient s'enflammer. Leurs craintes, & les tourments d'une goutte obſtinée, déciderent Colomb à regagner le nord. Il s'approcha des iſles Caraïbes ; & le cri de *Terre* ſe fit bientôt entendre. On reconnut la *Trinité*. L'étonnement fut extrême de trouver l'eau douce au milieu de ces mers. Ce léger prodige avoit une cauſe naturelle dans les courants impétueux de l'Orénoque. L'étendue de cette riviere & ſa rapidité

firent conjecturer à Colomb qu'elle devoit prendre ſa ſource dans une terre immenſe : cette juſte obſervation ne lui permit plus de douter qu'il touchoit à l'heureux moment de voir le premier de ſes vœux accompli. Il ſuivit la côte, deſcendit à pluſieurs golfes ; & le continent fut enfin découvert.

Son imagination exaltée s'enivroit de ce nouveau triomphe : il croyoit avoir pénétré juſqu'aux bornes du monde. La beauté de ce climat, le calme, la richeſſe de cette terre inculte, le jettoient ſans ceſſe en extaſe. Dans l'excès de ſa joie, il s'obſtinoit à reconnoître en ces lieux le *Paradis terreſtre*, & ſe perſuadoit qu'on devoit à ſon courage de l'avoir reconquis : mais les flots devinrent ſi bruyants, par le combat de l'Orénoque & de la marée, ſes vaiſſeaux

furent tellement engagés dans des rochers ſans nombre, que ſon preſſant danger diſſipa toute illuſion, & le ramena bientôt à la vérité. Le naufrage dont il s'étoit vu menacé lui fit, par un excès contraire, donner à ce golfe rempli d'écueils le nom de *Gueule du dragon*, qu'il conſerve encore. Il s'arrêta dans quelques iſles voiſines, que la pêche des perles rendoit intéreſſantes : la plus conſidérable fut nommée *la Marguerite.* Il eût deſiré profiter de cette nouvelle ſource de fortune ; mais le mauvais état de ſes vaiſſeaux ne lui permit pas un plus long ſéjour, & le contraignit de regagner l'Eſpagnole.

La colonie avoit tranſporté ſon établiſſement à la côte du ſud. Une ville nouvelle étonna Colomb à ſon retour. De toutes celles que ces climats ont vues

s'élever, il n'en eſt pas une qui ne doive ſon origine à l'injuſte droit du plus fort; celle-ci peut-être eſt la ſeule qui ne préſente pas une propriété criminelle. Saint-Domingue, dont l'iſle entiere a pris le nom, doit ſa naiſſance au libre hommage de l'amour.

Un jeune Aragonois, que la loi de l'honneur avoit rendu coupable de la mort d'un ami, vivement troublé de ce meurtre, s'étoit enfoncé dans l'épaiſſeur des bois: là, marchant ſans deſſein, égaré par ſa douleur, un ſentier qu'il ſuivit au haſard le conduiſit à la mer. Il côtoyoit triſtement ſes bords, quand il ſe vit arrêté par l'embouchure de l'*Ozama*. La rive du fleuve étoit habitée par une bourgade indienne; une femme y commandoit: elle reçut l'Eſpagnol avec bonté. Sa triſteſſe, ſon jeune âge, l'inté-

refferent à fon sort : elle s'empreffa de le retenir auprès d'elle. Cette affection, qu'un premier moment fait naître, ne tarda pas à devenir plus vive ; & malgré les horreurs dont fes pareils s'étoient rendus coupables, tout fut oublié pour l'amour : le jeune Européen fit aimer fa nation entiere. Elle le preffa d'engager les Efpagnols à s'établir dans cette contrée, & ne voulut que la main de fon amant pour prix des terres immenfes qu'elle poffédoit. Cette offre devoit être acceptée fans peine. Barthelemi fut inftruit, & fe rendit auprès de la généreufe Indienne. L'accueil le plus honorable confirma ce qu'il en attendoit. Il reconnut aifément l'avantage de cette pofition : un ciel pur, une terre féconde, un port sûr & commode, & fur-tout le voifinage des mines, déciderent bientôt le frere de l'A-

miral : le plan de la ville fut tracé ; & Saint-Domingue reçut, en peu de temps, presque tous les habitants d'*Isabelle.*

Colomb, en débarquant, alla chercher son frere dans cette nouvelle & vaste habitation : mais, loin d'y rencontrer la joie que devoit causer cette conquête pacifique, il trouva les Espagnols en guerre ouverte, & son frere prêt à combattre Roldan. Deux fois ce chef de la justice avoit conçu le projet d'assassiner Barthelemi. Meurtre, empoisonnement, tous les crimes sembloient déjà naturalisés dans ce nouveau monde. Aussi, le temps que l'Amiral destinoit à poursuivre ses découvertes, il fallut l'employer à de fausses réconciliations. Colomb s'efforça de ramener Roldan par la douceur, lui rendit sa place pour y parvenir, & calma les esprits, en dis-

tribuant des terres. Les Indiens furent classés, par districts, & forcés de cultiver les possessions de leurs nouveaux maîtres : ce fut par cette oppression, qu'il fallut payer aux Espagnols mêmes & leur concorde & leur tranquillité. Pour la cimenter, Colomb s'assura des plus mutins, & les fit passer en Espagne. Au journal de son voyage il joignit le détail des troubles de la colonie, & nomma leurs différents auteurs : mais Roldan, effrayé de son crime, se hâta d'accuser Colomb pour se justifier ; &, ce qu'on voudroit ne pas croire, ce fut à l'apologie du coupable, que toute confiance fut accordée.

C'étoit peu que la haine & l'envie s'occupassent à détruire Colomb à la Cour des Rois : l'univers devint complice de leur ingratitude. La gloire d'a-

voir enrichi la terre d'un nouveau monde lui fut diſputée : on reconnut, pour ſon rival un ſimple compagnon de cet *Ojéda*, qui lui-même n'approcha de St. Domingue qu'au troiſieme voyage de l'Amiral, & n'y deſcendit que pour s'en faire honteuſement chaſſer. Uniquement guidé par les cartes de Colomb, & ſon propre journal que le perfide Miniſtre des armements avoit livré, ce Florentin, qui n'avoit ſuivi que la route du hardi Génois, & n'avoit abordé qu'aux mêmes terres, oſa publier, à ſon retour, une relation de ſes voyages, qu'il donna pour des découvertes. Son ouvrage fut lu & perſuada. C'eſt à cette preuve de l'empire des lettres, qu'il faut reconnoître combien elles sont néceſſaires à la puiſſance, puiſque la gloire même a beſoin de leur ſecours : elles ſeules ont

enfin remis le fourbe à sa place; mais alors, plus connu par son livre, que Colomb par ses travaux, Améric parvint, un instant, à l'éclipser : aujourd'hui même encore, l'habitude d'une injustice a prévalu contre la vérité. Le nom de l'imposteur est resté seul au nouveau monde; & la petite isle de Saint-Christophe, obscurément honorée de celui de Colomb, est l'unique monument qui rappelle son souvenir.

Mais les mutins que l'Amiral avoit renvoyés en Espagne, loin d'y subir le châtiment qu'ils méritoient, soulevoient toutes les puissances contre lui, & le poursuivoient avec rage : cinquante des plus acharnés se rendirent à Grenade, où la Cour se trouvoit alors. Là, sous les dehors d'une misere affectée, ils intéressoient la crédule pitié du peu-

ple, accuſoient Colomb du refus de leur paie, & peignoient leur détreſſe comme la moindre de ſes cruautés. La rumeur étoit générale, & la préſence des Rois ne pouvoit la calmer. Dès qu'Iſabelle ou Ferdinand paroiſſoit en public, ces forcenés entouroient leurs voitures, les accabloient de mémoires, de plaintes, de cris; & les fils de l'Amiral qui les accompagnoient étoient ſans protection contre leurs inſultes. « Les voilà, s'écrioient-ils, les voilà les « fils de ce traître qui a découvert des « terres nouvelles pour y faire périr « toute la nobleſſe de Caſtille! »

L'indigne Archidiacre animoit ces ſourdes menées; & la gloire que l'Eſpagne devoit à Colomb ne le défendoit qu'à peine dans l'ame intéreſſée de Ferdinand. Les soins que l'Amiral avoit dû

prendre pour pacifier la colonie l'avoient uniquement occupé : il n'avoit pu faire paſſer à ce Prince autant de richeſſes que ſa cupidité en attendoit : ſon reſſentiment fut ſans bornes. La Reine elle-même ne réſiſta plus : Iſabelle, qui s'étoit indignée qu'on eût permis à ſes Sujets d'amener quelques Sauvages en Eſpagne, & qui nommoit ce conſentement un attentat au premier bien de l'homme, un outrage à la liberté, Iſabelle oſa, dans ce conſentement ſeul, trouver un prétexte atroce pour attenter elle-même à la liberté de ſon bienfaiteur. Qu'il eſt foible dans les Cours, le grand homme abſent qui n'a pour lui que ſa vertu ! Colomb fut bientôt condamné.

Bovadilla partit pour Saint-Domingue, avec ordre d'examiner la conduite

de l'Amiral, & de prendre ſa place, ſi les reproches qu'on lui faiſoit étoient fondés. Hélas! ſon crime exiſtoit dans l'intérêt de l'en convaincre. Auſſi des ſcélérats chargés de chaînes, & déjà condamnés, revirent le jour pour dépoſer: leur grace fut le prix du parjure; & par une révolution inouie, des accuſés convaincus devinrent témoins contre leur juge. L'apparente régularité de cette procédure fut le dernier excès de l'infamie. Quelle honte que ce reſpect ſuppoſé pour la juſtice, qui ne s'appuie de ſon nom que pour la profaner, n'emprunte d'elle que l'obſcurité de ſes formes pour l'outrager dans les ténebres, l'aſſocier au crime, & donner à la vengeance les loix pour complices! Ah! quand le pouvoir ne rend pas vertueux, il eſt moins lâche d'être injuſte à force

ouverte. C'eſt ainſi, du moins, que Bovadilla sut commencer.

Colomb étoit abſent. La suite des troubles dont la Conception étoit le centre l'avoit appellé dans cette ville; & Diegue, en ce moment, commandoit à Saint-Domingue. Dès qu'il fut inſtruit de l'approche de deux caravelles, qui, par un gros temps, s'efforçoient de gagner le port, ſa joie fut extrême : il ſe perſuada qu'elles amenoient à l'Amiral celui de ſes fils qu'il avoit demandé, & ne différa pas d'aller au-devant d'elles avec un Pilote qui sût les conduire. Ses cris répétés appelloient le jeune Colomb ; ſes regards cherchoient ſon neveu : il frémit de ne trouver qu'un juge.

Bovadilla voulut, ſans s'expliquer, paſſer la nuit à ſon bord : au point du

jour il en defcendit, & fomma Dom Diegue de lui rendre la citadelle. Sur fon refus il en força les portes, le fit arrêter, publia fes patentes, ouvrit les prifons, &, fans autres formes, s'empara de la maifon de l'Amiral, faifit fes papiers, le peu de richeffes qu'il trouva, le traitant, d'avance, comme un criminel déjà condamné. Ce fut après ces excès qu'il fongea feulement à s'appuyer de l'information la plus inique, cita Colomb à fon tribunal, & lui fit porter l'ordre figné des Rois.

A leurs noms, Colomb indigné n'héfita point à fe foumettre : il conçut aifément ce qu'une telle injuftice ajoutoit à fa gloire, & mit fa grandeur à fe livrer lui-même. Le caractere impétueux de Barthelemi lui étoit connu ; il favoit ce qu'un efprit auffi emporté hafarde-

roit de démarches violentes : il résolut de se priver de cette ressource ; &, dans une lettre aussi noble que touchante, il supplia son frere, au nom de l'amitié, d'imiter sa modération, &, comme lui, de se fier à son innocence.

De retour à Saint-Domingue, l'Amiral voulut se présenter devant son juge. Mais, sans daigner l'entendre, sans le voir seulement, Bovadilla le fit charger de fers & traîner au fond d'un navire, sous la garde d'Alonzo de Valejo. Colomb soutint ce revers avec la fermeté de toute sa vie. Ses deux freres eurent le même sort. Tous trois se virent livrés aux outrages de la plus vile populace ; & bientôt un arrêt de mort fut prononcé contre eux : mais la haine manqua d'audace ; elle frémit du crime, & n'osa l'exécuter. Ainsi jugés, on se contenta de les

envoyer en Eſpagne; & par un raffinement de cruauté bien rare, on les enferma ſur trois vaiſſeaux différents.

Que la vertu eſt incorruptible, puiſqu'au milieu de tant de ſcélérats le cœur d'un homme juſte a pu la conſerver ſans crainte! Noble Alonzo, nom chéri qu'il faut bénir & révérer, des larmes sont le premier hommage que ta conduite sait m'arracher! C'eſt à lui que fut remis le plus illuſtre des captifs. A peine eut-il levé l'ancre, qu'avec reſpect il s'approcha de l'Amiral, & voulut briſer ſes fers: « Non, s'écria Colomb, j'irai juſqu'aux « pieds des Rois montrer les fers que « je porte : c'eſt eux qui m'en ont fait « charger ; ils ne tomberont qu'en leur « préſence. »

Un temps toujours favorable rendit la traverſée très courte. Le peuple, inſ-

truit du retour de Colomb, le nommoit encore le génie tutélaire de l'Espagne, & s'empressoit à sa rencontre. On le tira de son vaisseau : il parut, mais courbé sous le poids des chaînes. Un soulevement général, des cris, des larmes, un profond silence, un bruyant murmure, tous les signes de l'indignation se succéderent à son aspect ; & les premiers mouvements du peuple servirent de vengeance à Colomb & de leçon à ses tyrans.

Mais ce châtiment intérieur auquel on ne sauroit échapper saisit bientôt Isabelle & Ferdinand. Tous deux furent pénétrés de honte, autant que les flatteurs laissent la honte approcher des Rois ; tous deux s'efforcerent de réparer, auprès de Colomb, les cruautés de leur ingratitude : mais l'ingratitude est

irréparable ; l'ame ſenſible qu'elle a déchirée ne guérit plus de ſes bleſſures. La vengeance même ne fait point oublier ſes torts : le plaiſir de les pardonner n'en ſoulage qu'à peine ; & les ingrats ſeuls peuvent s'en conſoler. Sa vie entiere fut empoiſonnée de ce ſouvenir. L'aſpect de ſes chaînes le nourriſſoit ſans ceſſe. Il ne vouloit plus s'en ſéparer : par-tout on les voyoit ſuſpendues dans la chambre qu'il habitoit ; & ſa derniere volonté fut qu'on les enfermât près de lui dans ſa tombe. Mais le beſoin de gloire dont ſon ame étoit tourmentée ne pouvoit permettre à Colomb de ſe livrer au repos : l'inaction lui donnoit le temps de ſentir ſes peines ; & de toutes celles qui l'affligeoient, elle étoit la plus vive & la plus réelle. Il regardoit les Rois avec cette pitié qu'on a pour la

foibleſſe; & loin de ſe laiſſer abattre par leur injuſtice, il ne vit plus en elle que le trop ſimple effet du poſte dangereux où le sort les avoit placés : il les jugeoit moins coupables qu'à plaindre ; & l'infortune de leur puiſſance lui paroiſſoit auſſi ſacrée que le plus grand malheur.

Pénétré de ces ſentiments, Colomb ne ſongea plus qu'à ce qu'il ſe devoit à lui-même : la généroſité fut ſa loi. Il offrit encore de s'expoſer pour ces ingrats aux dangers d'un quatrieme voyage, de retourner au continent, & de chercher, par quelque détroit qui conduisît à la mer du ſud, à pénétrer, en moins de temps que les Portugais, aux riches contrées des Indes orientales.

En l'opprimant, on eut la baſſeſſe d'accepter ſes ſervices : on lui promit des ſecours ; & quoiqu'il ne dût cet eſpoir

qu'au desir pressant de l'éloigner, il ne parvint qu'après mille obstacles à compléter l'armement de quatre vaisseaux, que le seul intérêt des Rois lui avoit fait obtenir.

Les cruautés dont Bovadilla se rendit coupable, à Saint-Domingue, le firent bientôt rappeller. C'étoit le moment de rétablir Colomb dans ses droits; les Rois l'avoient promis: Ovando lui fut préféré. Mais, dans la crainte que l'Amiral indigné n'abandonnât des projets dont les Rois sentoient l'importance, on lui fit entendre que les provisions du nouveau Gouverneur n'étoient accordées que pour deux ans; & par une fausseté dont Ferdinand seul étoit capable, ce Prince, dans une lettre écrite de sa main, s'empressa de lui renouveller pour l'avenir ces anciennes promesses qu'il vio-

loit à l'inftant même : Ovando partoit, revêtu des honneurs qu'il raviſſoit à l'Amiral. Colomb, ſatisfait de ſa propre eſtime, ſe hâta de conſacrer ſes travaux à la gloire des Rois, & de leur donner, par de nouveaux ſuccès, de nouveaux moyens d'injuſtice. Il s'approcha de la côte d'Afrique, offrit ſes ſecours aux Portugais contre les Maures, reconnut la grande Canarie, & fut bientôt à la Martinique.

Ce fut dans les bois de cette iſle, qu'attiré par un bruit confus de chants & de cris, il pénétra dans une cabane aſſez vaſte, où des Sauvages, raſſemblés en foule, étoient proſternés devant une figure informe. Le *Cémi*, c'eſt le nom de l'idole, s'exprimoit dans la langue du pays, & d'une voix courroucée. Ce phénomene effrayant pour les Sauvages

ne parut aux Eſpagnols qu'une ſuper-cherie coupable. Indignés de l'impoſ-ture & curieux de la découvrir, tous à la fois s'arment d'audace, & le groſſier ſimulacre eſt briſé ſur l'autel. Alors on apperçut un long tuyau, qui, de l'inté-rieur de l'idole, s'étendoit sous la terre en dehors de la cabane : par ce conduit, un Indien, caché sous des feuillages, fai-ſoit, à ſon gré, parler le Dieu ſon com-plice; & les menaces du Prêtre exigeoient de ces infortunés les tributs les plus oné-reux. C'eſt ainſi que l'avarice religieuſe a devancé par-tout & retardé la civi-liſation. On livra le fourbe aux inſulai-res qu'il trompoit; & ſatisfait du premier hommage que la vérité venoit d'obte-nir ſur ces bords, Colomb ne tarda pas à ſe rembarquer.

Dès qu'il fut en mer, il s'apperçut,

avec douleur, qu'un de ſes vaiſſeaux étoit fortement endommagé : la proximité de Saint-Domingue devoit, ſans doute, le raſſurer ; il ſe hâta d'y chercher des ſecours. Mais, dans cette iſle, ſoumiſe encore à ſon pouvoir, où celui d'Ovando n'étoit que paſſager, où la promeſſe des Souverains devoit le rétablir dans ſes droits, dans cette iſle qu'on devoit regarder comme ſa création, que lui ſeul avoit peuplée d'Eſpagnols, il éprouva de leurs cruautés ce que jamais il n'eût craint des Sauvages qui l'habitoient. C'eſt à Colomb qu'on oſa défendre d'en approcher. Voiſin du naufrage, il n'obtint pas même l'aſyle qu'en temps de guerre on accorde à ſon ennemi. On lui refuſa l'entrée du port.

Colomb ne répondit à cette atrocité, que par la vengeance des ames nobles,

par un bienfait. Sa longue expérience lui faiſoit connoître, à des ſignes certains, que des tempêtes violentes alloient régner ſur ces mers. Une flotte conſidérable, & chargée de richeſſes immenſes, partoit à l'inſtant pour l'Eſpagne : il inſtruiſit Ovando de ſes remarques, du danger qui menaçoit la flotte, & lui conſeilla de ne la point laiſſer appareiller. On reçut avec mépris ſa généreuſe prédiction ; mais bientôt on la vit juſtifiée. Vingt-un vaiſſeaux furent engloutis : hommes, richeſſes, tout diſparut. Ce que les loix auroient dû faire, un prompt naufrage l'exécuta. Bovadilla, Roldan, les perſécuteurs de Colomb, tous ſes ennemis périrent. On avoit, de deſſein prémédité, chargé les débris de ſa fortune ſur le plus foible & le plus délabré des navires : il fut reſ-

pectě de la tempête ; & cette juſtice du sort ne peut que ſe comparer au bonheur fabuleux de Simonide.

Colomb avoit gagné la Jamaïque : on fut un an ſans être inſtruit de ſon sort. Dès que ſes premiers soins l'eurent mis à l'abri des tempêtes qu'il avoit su prévoir, il s'efforça de réparer ſes vaiſſeaux, & s'expoſa, malgré leur déſordre, à pourſuivre ſes découvertes. L'iſle de *Guanaia* fut la premiere terre qu'il apperçut. Douze lieues le ſéparoient encore du continent, lorſque dans un canot on diſtingua des Sauvages : il s'en empara. Leurs geſtes exciterent l'Amiral à continuer ſes recherches ; & bientôt il ſe trouva dans le golfe de *Honduras*.

Faut-il donc que, dans les plus hautes entrepriſes, on reconnoiſſe toujours ce qu'un funeſte haſard a d'influence, &

qu'aux plus foibles circonſtances ſoit attaché le ſuccès des plus grands événements ! Quels regrets pour Colomb, ſi jamais il eût pu ſavoir de quels pays il approcha, & de quelle route il oſa s'éloigner ! S'il eût tourné vers l'oueſt, la riche côte d'*Yucatan* le conduiſoit au Mexique ; & lui ſeul eût encore devancé la gloire éternelle de *Cortès*. Mais ce paſſage qu'il vouloit s'ouvrir dans la mer du ſud, ce détroit qu'il s'obſtinoit à chercher, l'égara ſans retour, & le priva pour jamais d'un avantage dont il fut le maître un inſtant. Il deſcendit à l'eſt, & depuis le cap de *Gracias-à-Dios*, il côtoya le continent juſqu'à *Porto-bello*.

De tous les peuples qu'avoit fréquentés l'Amiral, ceux de ces contrées étoient les plus aguerris. Les arts mêmes ne leur ſembloient point étrangers. L'étonne-

ment fut extrême à l'aſpect d'un palais de bois, couvert de cannes, & d'une immenſe étendue. Pluſieurs tombeaux s'élevoient dans l'intérieur : on y trouva des corps deſſéchés & enveloppés d'une toile de coton très-fine ; mais, ſur-tout, on remarqua l'un d'eux, entouré de parfums, d'une gomme ſemblable à la myrrhe, & parfaitement embaumé. Une eſpece de peinture, qui devoit être le portrait du mort, étoit au-deſſus de lui, ſuſpendue contre le mur. Des caracteres inconnus environnoient la tête : des figures d'animaux ſauvages rempliſſoient le fond du tableau ; & le cadre étoit enrichi d'or, de pierreries, & d'autres matieres précieuſes.

Pour mieux obſerver le pays, ſes productions & les mœurs de ſes habitants, Colomb s'avança dans les terres. Le ſite

lui parut ſi beau, qu'il forma le projet d'y laiſſer un établiſſement. Son équipage refuſa d'abord de le ſeconder : mais l'abondance des mines qui ſe trouverent dans le *Véragua*, & la quantité d'or que pour les moindres bagatelles on recevoit des Sauvages, ramenerent les Eſpagnols à l'obéiſſance. La rive du *Betléem*, dont les eaux communiquent à la mer, parut à l'Amiral une poſition heureuſe : il choiſit cet emplacement, & chargea Barthelemi de commencer les travaux. Quatre-vingts hommes furent deſtinés à fonder cette colonie. Colomb ſe défit d'un navire en leur faveur, & ne ſongea plus qu'à porter en Eſpagne la nouvelle de ſa découverte.

Mais les Indiens du continent n'étoient pas auſſi faciles que ceux de Saint-Domingue ; ils n'attendoient que le

départ de la flotte, pour attaquer ces étrangers. Barthelemi fut inſtruit, & les prévint : le combat fut ſanglant. Il s'empara de leur chef : mais le Cacique parvint à s'échapper ; & ſuivi d'un peuple innombrable, il tomba de nouveau ſur les Eſpagnols, ruina leurs ouvrages, & ſecondé du ſecret terrible de lancer des fleches enflammées, il brûla leur habitation naiſſante.

La fin la plus ſiniſtre menaçoit Barthelemi. Trop foible contre ces Sauvages, la fuite même n'étoit plus poſſible : ſon navire s'étoit briſé dans la riviere. Les orages continuels qui régnoient ſur ces bords avoient ſubmergé un ſecond vaiſſeau de l'Amiral ; &, forcé de ſe tenir au large, depuis dix jours il ne ſavoit quel sort éprouvoit ſon frere. En vain il avoit eſſayé de faire paſſer à terre une de

ſes chaloupes; les Indiens l'avoient priſe, & avoient maſſacré les matelots qui la conduiſoient. Toute communication ſe trouvoit interrompue. Un Eſpagnol eut la fermeté de ſe jetter à la nage, de gagner ainſi le continent, & revint effrayer Colomb des dangers de Barthelemi. La mer devint plus calme. On tenta, de nouveau, de renvoyer des chaloupes mieux armées : elles ramenerent enfin le peu d'Eſpagnols qui, par un courage ſans exemple, avoient échappé aux barbares.

Les deux navires qui reſtoient à Colomb étoient ſi délabrés, que, loin de ſonger à retourner en Eſpagne, il s'eſtima très heureux de pouvoir gagner St. Domingue. Mais un nouvel orage vint l'aſſaillir, à la hauteur de Cuba : ſes vaiſſeaux, qu'il ne pouvoit plus gouver-

ner, ſe heurterent ſi vivement & furent tellement endommagés, que le ſeul parti qui lui reſta pour ne pas périr fut de s'échouer lui-même à la Jamaïque.

Jamais Colomb ne s'étoit vu réduit à cet excès d'infortune. Après un an de fatigues, de dangers & de maladies, avoir échappé vingt fois au naufrage, & tremblé de voir ſon frere égorgé, quand la nature, dont ſon courage avoit épuiſé toutes les reſſources, ne lui laiſſoit de force que pour chercher le repos, il fallut rentrer dans une carriere nouvelle & de miſere & de trahiſon. Il étoit jetté dans une iſle encore ſauvage, ſans vivres, ſans ſecours, & dans l'impoſſibilité d'en demander à la ſeule colonie dont il pût en attendre. On venoit aiſément de Saint-Domingue à la Jamaïque; mais, de cette iſle à Saint-Do-

mingue, on avoit à combattre des vents continuels, qui, dans une foible chaloupe, rendoient le paſſage impoſſible. Cependant la même intrépidité qui ſe dévoua pour Colomb, à la *Véragua*, s'offrit encore à le ſervir, & voulut braver tout obſtacle. Les Indiens de cette iſle étoient plus doux; ils fournirent des canots, & deux Eſpagnols entreprirent le voyage. L'un devoit inſtruire Ovando de la détreſſe de Colomb, & ſolliciter un vaiſſeau qui le délivrât: l'autre avoit l'ordre de ſe rendre de Saint-Domingue en Eſpagne, & reçut, pour les Rois, une lettre de l'Amiral: elle contenoit le détail de ſa ſituation. Il imploroit leur juſtice, & leur mandoit « qu'a-« près vingt ans de dangers eſſuyés pour « leur ſervice, & tels que perſonne en-« core n'en pouvoit citer de pareils, il

« ignoroit s'il poſſédoit une obole au
« monde, s'il avoit une maiſon qui pût
« lui ſervir d'aſyle, & qu'il ne ſe con-
« noiſſoit d'aſſuré, que les chaînes qu'il
« avoit portées, & l'infamie dont elles
« avoient couvert ſon front. »

Suivis de quelques Indiens, les deux Eſpagnols étoient partis ſéparément : le ſuccès couronna leur audace, & les réunit à Saint-Domingue. Le Gouverneur étoit abſent. Le plus horrible maſſacre occupoit ſa cruauté, dans le diſtrict de *Xéragua*. Des milliers de Sauvages, attirés ſans armes par le faux appareil d'une fête, y périſſoient sous ſes yeux ; les uns égorgés par ſes ſatellites; les autres brûlés, par ſon ordre, au milieu d'un feſtin, dans la maiſon qui les raſſembloit. Caciques, femmes, enfants, vieillards, nul n'étoit épargné. La flam-

me & le fer avoient dépeuplé cette province, quand Mendès & Fieſchi vinrent y joindre Ovando. L'homme endurci par tant de meurtres devoit ſe montrer peu ſenſible au malheur de Colomb : il feignit de croire que ce récit n'étoit qu'une ruſe pour obtenir la liberté de revenir à Saint-Domingue, & retint les deux Eſpagnols auprès de lui. Pendant huit mois, aucun ſecours ne partit pour la Jamaïque.

Ce délai barbare livra les compagnons de Colomb à la derniere extrémité. Les Indiens s'étoient laſſés de fournir des vivres ; & bientôt on paſſa du déſeſpoir à la fureur. Colomb, à qui rien n'échappoit, avoit calculé que, dans peu, la lune alloit éprouver une éclipſe totale : on sait avec quelle adreſſe il annonça ce phénomene aux Sauvages,

les menaça de l'abſence éternelle de cet aſtre, & profita de ce moyen pour les effrayer. Tous embraſſerent ſes genoux, & ſe hâterent, par de prompts ſecours, d'appaiſer ces étrangers qu'ils croyoient en commerce avec les cieux. Mais quand la diſcorde eut ſéparé les Caſtillans, armé leurs bras contre eux-mêmes, & que leur imprudence eut montré qu'ils pouvoient mourir; quand les Sauvages contemplerent étendus ſur la terre, ſans mouvement & ſans vie, ces hommes qu'ils croyoient immortels, le reſpect diſparut, & la violence qu'ils éprouvoient ſans ceſſe les éloigna ſans retour. La faim, dans toute ſon horreur, aſſiégea de nouveau les Eſpagnols.

C'eſt alors que l'infortuné Colomb eut à répondre à une troupe effrénée de tous les maux dont il ſouffroit lui-

même. Il étoit mourant & couché dans les débris de ſon navire, où la mer le gagnoit de toutes parts. C'eſt là qu'un de ſes compagnons, que Porras, ſans pitié de ſes douleurs, vint l'accabler de reproches, & s'avança pour le frapper. Barthelemi n'eut que le temps de ſe jetter entre ſon frere & ce furieux. Les mutins qui le ſuivoient excitoient ſon audace : ils vouloient, ſans vaiſſeaux, ſans moyens de leur en procurer, qu'on les conduisît en Caſtille : ce nom de Caſtille étoit leur cri de fureur. Colomb eſſaya pluſieurs fois de ſe ſoulever & d'y répondre ; il commencoit à peine, qu'il retomba ſans pouvoir achever. La rage & le délire étoient au comble. Enfin, les rebelles conſentirent à s'éloigner : retirés dans l'iſle, ils tomberent ſur les Sauvages, & leur enleverent quelques canots. Saint-

Domingue étoit l'objet de leurs vœux : ils tenterent de s'y rendre ; mais des efforts timides ne leur procurerent que la honte de ſe rejetter au rivage.

Cependant un deſir curieux & féroce preſſoit Ovando de s'aſſurer du sort de l'Amiral. Il fit paſſer à la Jamaïque un homme affidé, dont les crimes lui répondoient ; &, pour mieux inſulter aux malheurs de Colomb, il chargea de ce meſſage un complice de Roldan, condamné jadis à un ſupplice infâme. Eſcobar arriva la nuit, vit, un inſtant, l'Amiral, diſparut comme une ombre, & ne laiſſa qu'une lettre, dans laquelle Ovando s'étoit contenté de lui donner des eſpérances.

Loin de calmer les Eſpagnols, cette apparition ſubite, ce prompt départ, anima leur fureur : ils s'écrioient que

l'Amiral, exilé par les Rois, devoit périr dans cette iſle, & qu'on les réduiſoit à y partager ſon sort. Ils ſe perſuaderent que le meurtre de Colomb hâteroit leur délivrance; &, ſans vouloir ſe charger du crime, ils animoient les Sauvages à le commettre : enfin, les Caſtillans s'y déciderent, & furent bientôt en guerre ouverte. Barthelemi s'avança contre les rebelles, chercha Porras, le combattit, & le fit priſonnier. Sa défaite décida la ſoumiſſion de ſon parti.

Le calme commençoit à renaître, quand le brave Eſpagnol qui, depuis dix mois, étoit retenu par Ovando, parut enfin avec deux navires, & délivra ſes compagnons. L'Amiral fut bientôt à St. Domingue. On le combla d'honneurs, en apparence; mais tant d'égards n'étoient qu'un moyen caché de le veil-

ler de plus près. Le Gouverneur oſa l'accuſer de trop de rigueur envers Porras, lui diſputa ſes droits ſur l'Officier qu'il commandoit, le força de remettre ce coupable entre ſes mains; &, sous les yeux de ſon chef, le rebelle fut mis en liberté.

Dans ces lieux, témoins de ſon ancienne puiſſance, un tel affront parut plus ſenſible à Colomb, & l'affecta comme s'il ne l'eût pas prévu : il verſa des larmes ſur cette terre malheureuſe, que tant de ſang avoit inondée. Il ſavoit à quel abominable excès les Eſpagnols y pouſſoient la férocité : il s'accuſa de tous leurs crimes; il maudit ſa gloire, & ne ſongea qu'à s'éloigner.

A la vue de Saint-Domingue, un ouragan nouveau briſa les mâts de ſon navire; mais la mort lui parut moins

affreuſe que les ſecours funeſtes d'Ovando. Il quitta ſon bâtiment, le renvoya dans l'iſle, & ſe fit porter ſur le vaiſſeau de ſon frere. En peu de temps il deſcendit au port de *San-Lucar*. Son premier soin fut de ſe rendre à Séville.

Un nouveau malheur devoit y marquer ſon retour : il apprit la mort d'Iſabelle. Ce dernier coup l'accabla : non que la Reine lui parût un bien sûr appui ; mais la haine, au moins, n'entroit pas dans ſes injuſtices ; & ſa vive émotion trahit aſſez ſes remords, dans la derniere entrevue qu'en avoit obtenue l'Amiral. Il parut devant Ferdinand, & le ſomma d'accomplir ſes promeſſes. Des réponſes vagues amenerent des propoſitions humiliantes ; & bientôt on lui fit aſſez connoître qu'on amuſoit ſa crédulité.

L'infortunée Jeanne, devenue Reine

de Caſtille, arrivoit dans ſes Etats avec l'Archiduc ſon époux. Colomb oſa penſer que la fille d'Iſabelle ſe feroit un devoir de réparer les torts de ſa mere. Barthelemi fut député vers elle. On lui permit l'eſpérance; mais Colomb ne fut pas même inſtruit du foible ſuccès de ce voyage.

Bleſſé juſqu'au fond de l'ame, il ne pouvoit exiſter avec ſes chagrins : il ne revit plus ſon frere; & la mort, à cinquante-neuf ans, termina ſa pénible carriere. Dans cet unique inſtant, Ferdinand parut ſe rappeller ſes ſervices : il voulut que le corps de l'Amiral fût, avec pompe, tranſporté de Valladolid à la grande Egliſe de Séville; & ſur le marbre de ſa tombe, il ordonna, ſans rougir, que l'on gravât ce terrible aveu : « Chriſtophe Colomb donna un nou-

« veau monde aux royaumes de Caſtille « & de Léon ». Ces mots accuſateurs étoient le titre ſacré qui devoit aſſurer aux enfants les graces promiſes à leur pere ; mais Ferdinand ne ſe ſouvint que dans une inſcription, des bienfaits du malheureux Génois. Le Duc de Tolede ſe chargea ſeul d'acquitter la reconnoiſſance de ſon pays ; &, frere du puiſſant Duc d'Albe, il s'honora de donner ſa fille au fils aîné de l'Amiral.

Diegue Colomb n'avoit pas craint déjà de s'adreſſer au Conſeil du Prince, & de réclamer ſa juſtice contre Ferdinand : le Sujet, à ce tribunal même, avoit triomphé du Souverain ; mais de quelle force étoit un arrêt que le Roi ſeul étoit le maître d'exécuter? Le Duc d'Albe rendit tout facile : on ne put refuſer au crédit du favori ce qu'on

dénioit au droit d'un bienfaiteur. Diegue, un inſtant, fut rétabli dans tous ſes titres : l'intrigue avoit ſervi l'équité; mais cette grace ne ſubſiſta que le temps néceſſaire pour chercher à la rendre inutile, & conſtater le motif honteux qui l'avoit obtenue. Ferdinand devoit à ſon caractere d'être parjure à l'amitié même, ou, du moins, à ſon apparence. La gloire d'un ſujet avoit toujours aigri ſon ame : il ſuivit ſa haine; & pour éluder ſa promeſſe, la place de Viceroi fut ſupprimée. Sous le ſimple titre de Gouverneur, on permit au jeune Colomb de ſe rendre à Saint-Domingue. L'envie l'y perſécuta comme ſon pere : on l'accuſa de la mort de Nicueſſa, qui périt au continent, & que ſes compagnons avoient livré, dans une barque, à la merci des flots.

Ferdinand ſaiſit avec joie ce prétexte de plaintes : cependant il ſe contenta d'abord d'envoyer Barthelemi diriger le nouveau Gouverneur, & lui porter des reproches. Mais Rodrigue Albuquerque le ſuivit de près ; & l'autorité dont il fut revêtu força Colomb à quitter Saint-Domingue. Son oncle y reçut ſes adieux ; ils furent éternels ; Barthelemi mourut bientôt à l'Iſle Eſpagnole. On venoit de lui concéder quelques terres ; Ferdinand eut l'infamie de les reprendre. Enfin, pour le bonheur du monde, la mort de ce tyran termina ſes injuſtices. C'eſt de lui que diſoit un Prince d'Italie : « Avant de compter ſur « ſes promeſſes, je voudrois qu'il jurât « par un Dieu auquel il crût ». Ce mot eſt l'hiſtoire de ſon ame & de ſa vie.

Charles-Quint parut d'abord hono-

rer la mémoire de Colomb, & daigna même appeller ſon fils au touchant plaidoyer de Las-Caſas. Jamais cauſe plus belle n'avoit invoqué la ſenſibilité d'une grande ame; jamais un plus ſublime emploi n'avoit été commis à un mortel: un ſeul homme établi défenſeur de la liberté d'une moitié du globe!

Diegue appuya, le premier, cette effrayante réclamation. Lui-même fut rétabli dans une partie de ſes droits, mais avec un pouvoir encore plus limité que ſous Ferdinand. Il repartit pour St. Domingue, & fut bientôt rappellé. Sans ceſſe accuſé, jamais coupable, toujours forcé de ſe juſtifier, la grace de prouver ſon innocence lui fut à peine accordée. Deux ans s'écoulerent avant que les Juges qu'il venoit enfin d'obtenir euſſent prononcé ſur ſa conduite. Elle fut ho-

norée, mais trop tard : il ne put jouir, ni du témoignage public qu'il attendoit, ni de la nouvelle qu'on reçut en Espagne de la mort de Paſſamonté, le ſeul auteur des vexations dont il eut à gémir. Les soins où l'entraîna le jugement qu'il pourſuivoit avoient épuiſé ſes forces ; & chaque jour, une langueur mortelle amenoit ſon dernier moment. Il s'efforça de ſe rendre, en litiere, à la Cour de Charles-Quint : mais le voyage augmenta ſa foibleſſe ; & contraint de s'arrêter en route, il mourut, vingt ans après ſon pere, dans la ville de Montalvan.

Deux filles & trois fils étoient nés de ſon mariage avec la Ducheſſe de Tolede. Sa veuve & ſes enfants le pleurerent, à Saint-Domingue où ils étoient reſtés. L'aîné, qui n'avoit, au plus, que ſix ans,

fut revêtu du vain titre de ſon pere, & n'hérita que de ſon infortune : à dix-huit ans, il vint en Eſpagne, ſe livrer, ſans expérience, à la fourberie d'une Cour ingrate, & ſolliciter les graces qu'on devoit à ſon aïeul. On profita de ſa jeuneſſe pour l'amener à un traité qui le dépouilla ſans reſſource : à peine il fut ſigné, que la mort, qui venoit d'enlever ſes deux freres & ſa ſœur, le frappa lui-même à ſon tour. Il ne reſta, de ce nom célebre, que la jeune Iſabelle, mariée, depuis deux ans, à Dom George de Portugal.

Le foible eſpace de ſoixante & treize années vit briller & s'anéantir cette race entiere, qui, malgré la perſécution, & ſon origine preſque inconnue, mérita, par l'éclat d'un ſeul homme, de s'élever à l'alliance des Rois. Cette fa-

mille illuſtre s'eſt éteinte dans une branche de la maiſon de Bragance, & n'a laiſſé d'elle, ſur la terre, que le ſouvenir d'une grande gloire, & d'une plus grande injuſtice.

COLOMB

DANS LES FERS,

A FERDINAND ET ISABELLE.



Lorsque Colomb, chargé de chaînes, fut arrivé du Nouveau Monde, Ferdinand & Isabelle ne tarderent pas à sentir combien cet événement devoit nuire à leur gloire : ils s'empresserent donc, pour réparer en quelque sorte une si cruelle injure, d'inviter l'Amiral à venir à la Cour, & lui envoyerent une somme d'argent, sans le rétablir dans ses droits. C'est à cette invitation & à ce présent, que Colomb répond par l'Épitre suivante : *

Non ; gardez loin de moi vos impuissants regrets !
Je ne veux rien de vous, ni remords ni bienfaits :
Je ne veux rien de vous, Ferdinand, Isabelle ;
C'est à deux Univers que Colomb en appelle.
Quand le foible opprimé s'adresse en vain aux loix,
Le monde, en le jugeant, sait le venger des Rois.

* On a rétabli à l'impression un petit nombre de vers qui n'étoient pas dans l'Épitre envoyée à l'Académie.

Oui, nos trois noms rivaux vivront dans la mémoire ;
Craignez mon infortune ! elle ſert bien ma gloire.
O Gêne ! ô mon pays ! pourquoi, par tes refus,
As-tu de mes travaux repouſſé les tributs ?
Je voulois, pour toi ſeule affrontant les tempêtes,
Du nom de Citoyen ennoblir mes conquêtes ;
Je me croyois plus grand, ſi je l'étois pour toi.
Mais non ; de mon deſtin la rigoureuſe loi
De revers inouis a marqué ma carriere.
Pour ſervir des ingrats, réduit à la priere,
Je n'ai pas eu le choix.... même d'un protecteur.
» Dans Lisbonne, où l'hymen me devoit le bonheur,
» Dans ces lieux adoptés par mon ame attendrie,
» Je croyois, en aimant, retrouver ma patrie :
L'Envie & ſes poignards ont menacé mes jours.
Pour de vaſtes projets mendiant des ſecours,
Et Veniſe, & l'Empire, & la foible Angleterre,
M'offroient des préjugés la crainte héréditaire ;
La France, dans l'effroi, ſur un trône ſanglant
Oſoit, après un monſtre, élever un enfant :
Par-tout je n'ai trouvé que des Princes timides,
Indolents pour la gloire, & de richeſſe avides ;

Et pour l'humanité plus honteux que ſurpris,
En approchant des Rois, j'ai connu le mépris.
Mais qui peut s'arrêter quand la gloire l'appelle?
On nommoit Ferdinand, on vantoit Iſabelle :
Au bruit de vos exploits facile à m'émouvoir,
Près de vous, bien trompé, je portai mon eſpoir.
Malheureux ! où le sort m'offroit-il un refuge !
Que d'affronts dévorés ! quels rivaux ! & quel juge !
De vos égarements un Moine adulateur,
Entre le crime & Dieu ſouple médiateur,
Forma de ſes pareils un vil aréopage.
C'eſt là que l'ignorance inſultoit mon courage.
Sous leur ſtupide orgueil il me fallut plier :
Mes projets devant eux vinrent s'humilier.
Né du ſang le plus vil, étranger dans ſa place,
Timide pour le bien, & fourbe avec audace,
Un Miniſtre jaloux, plus tyran que ſes Rois,
De l'aveugle Dédain fit entendre la voix.
Son ordre m'éloignoit. Que n'ai-je été docile !
Qui donc m'a retenu dans ce coupable aſyle,
Ce repaire ſanglant, ces lugubres États,
Où regne un tribunal souillé d'aſſaſſinats?

Là, j'ai vu dénoncer le frere par le frere,
La femme par l'époux, & le fils par le pere.
Par-tout l'homme, avili sous le Prêtre imposteur,
Lui-même étoit forcé d'être son délateur.
J'ai vu de ces bourreaux les Rois suivre la trace,
Des Rois, dont la présence a droit de faire grace,
Contempler ces forfaits d'un œil religieux,
Et le sang des Sujets regorger autour d'eux.
Je fuyois.... O Parès! ami que je révere!
Ami qui pour mes fils devins un second pere!
Hélas! entre eux & toi retiré dans Palos,
Consolant par les arts ces jours de mon repos,
Ne pouvois-je être heureux?... Entraîné par ton zele,
Toi seul vins de sa gloire avertir Isabelle;
Et tu prouvas, du moins, à mon cœur abattu
Que, même dans les Cours, on cede à la vertu.

Oui; que de vos bienfaits le récit vous flétrisse!
Sans vouloir d'un époux fatiguer l'avarice,
Isabelle, c'est vous qu'on vit avec fierté
Livrer ces ornements, trésors de la Beauté,
Ces perles, ces rubis, qui, pour un noble usage,
En vaisseaux transformés, servirent mon courage.

Grand Dieu ! quand ſur les mers je bravois les complots,
Quand peut-être à jamais j'abandonnois Palos,
Qui me l'eût dit, hélas ! qu'oubliant votre ouvrage,
Vous-même à votre gloire oſeriez faire outrage ;
Qu'un jour qui de l'Eſpagne a fondé la ſplendeur
Creuſeroit sous mes pas l'abîme du malheur ?
Oui, pour moi, le malheur a comblé la meſure ;
Par-tout il m'a ſuivi ; les hommes, la nature,
Tout contre mes deſſeins paroiſſoit révolté :
Plus ferme dans l'obſtacle, à tout j'ai réſiſté.
Des vents, que j'ai ſoumis aux voiles moins craintives,
L'effort ſéditieux m'entraîna loin des rives.
J'ai courbé, le premier, sous le poids d'un vaiſſeau,
Les flots amoncelés d'un océan nouveau.
J'ai vu, dans ces climats, obſtinément rebelle,
Cet aimant conducteur être au pôle infidele.
J'aurois, je l'ai ſenti, j'aurois, dans ce moment,
Contre moi réunis bravé chaque élément ;
Mais, par les maux du cœur mille fois plus à plaindre,
C'eſt de mes compagnons qu'il me fallut tout craindre.
Leurs cris tumultueux commandoient mon retour.
J'implore, je menace, & promets tour à tour ;

Rien ne les peut calmer : l'éclat suit le murmure ;
La révolte, la plainte ; & le crime, l'injure ;
Et, loin que mon courroux les force au repentir,
Je sus que dans les flots on devoit m'engloutir.
Au-devant de mon sort je marche avec courage.
« Eh bien ! vous le voulez, retournons au rivage ;
« Et voisins du succès, par un lâche abandon,
« Des plus vils des humains méritez le renom !
« Mais si mon sacrifice est digne d'un salaire,
« Si, même sans dangers, la gloire peut vous plaire,
« Je n'exige de vous ni travaux ni secours ;
« Je ne veux pour ma gloire obtenir que trois jours :
« Vous reverrez Palos ». On cede à mon audace :
L'obéissance alors me parut une grace.

Mais déjà d'un soleil j'avois revu les feux,
Et mon œil inquiet n'osoit fixer les cieux,
Lorsque d'un bois flottant la mobile apparence
Vint à mon cœur ému permettre l'espérance.
Là, je remarque un fruit de sa tige échappé ;
Là, du vol d'un oiseau mon regard est frappé :
Un air calme, un ciel pur, chaque objet m'encourage ;
Quand la nuit tout-à-coup éloigne le rivage.

Loin de céder encor, je veux, plus agité,
Arracher quelque indice à ſon obſcurité.
O tranſports ! une flamme errante & paſſagere
Jette, par intervalle, une clarté légere.
Non, de mes ſens trompés ce n'eſt point une erreur;
Chacun la voit : j'appelle; on vole avec ardeur;
En ſilence, & l'œil fixe, auprès de moi tout veille :
On écoute. Un long cri frappe ſoudain l'oreille :
Terre! Terre! Il redouble; &, dans l'ombre emporté,
Ce cri par mille échos eſt au loin répété.
O nuit que j'accuſois ! nuit funeſte,... éternelle!
Que du jour imploré l'attente fut cruelle!
Je craignois qu'un inſtant ne changeât mon deſtin.
Enfin mon œil devance un rayon incertain,
Le voit naître, le ſuit; & la plus douce aurore
Me confirme un bonheur dont je doutois encore.
A l'aſpect des climats où je marche en vainqueur,
L'Eſpagnol étonné rougit de ſa fureur;
Des pleurs du repentir la révolte eſt ſuivie :
Ceux mêmes dont la rage en vouloit à ma vie,
Qui proſcrivoient mes jours, la veille, au même lieu,
M'entouroient en extaſe, & me nommoient leur Dieu.

Aux accents belliqueux des fanfares de guerre,
Sur la rive élancés, nous embraſſons la terre;
Et d'un autre Univers étonnant le regard,
J'y fis de la Caſtille arborer l'étendard.

Quoi! j'ai pu dans ces lieux me ſouvenir d'un Maître!
Aller chercher des Rois, quand j'avois droit de l'être!
Ah! Dieu! dans ces forêts que ne suis-je reſté!
Préférable aux grandeurs, j'avois la liberté;
Je pouvois près de moi lui fonder un aſyle,
A tous les opprimés ouvrir un port tranquille:
Sans loix que la raiſon, ſans maître que les Cieux,
Votre Europe déſerte auroit peuplé ces lieux.
La paix, un peuple humain, habitoient ces rivages;
Et c'eſt auprès de vous que sont les vrais Sauvages.
" Mais, de la ſolitude éprouvant la rigueur,
" Je n'avois pas un cœur où repoſer mon cœur:
Chaque jour, alarmé ſur le deſtin d'un frere,
L'amitié m'appelloit, hélas! & j'étois pere;
Et je mêlois, ſans doute, à ces tendres excès
Le beſoin dévorant d'annoncer mes ſuccès.

Bientôt, prompt à céder au charme qui m'attire,
J'abandonne les miens dans leur nouvel empire;

Et sûr à mes dangers de joindre un prix nouveau,
Pour vous, de monceaux d'or j'enrichis mon vaisseau.
Doucement occupé des récits qu'il apprête,
Déjà dans son retour chacun voit une fête;
Il sembloit qu'à l'envi, dociles à mes vœux,
Ma voix eût enchaîné les flots, les vents, les cieux.
Mais soudain, ô terreur! ô trompeuse espérance!
Du plus sombre nuage un tourbillon s'élance;
L'onde couvre nos bords: la foudre, avec fracas,
De notre mât brisé disperse les éclats;
Et, de mes grands projets malheureuse victime,
Je ne vois que l'instant qui doit m'ouvrir l'abîme.
O mes fils! ô mes fils! ah! dans ce triste jour,
Vers tout ce que j'aimois cher & cruel retour!
A tous ces souvenirs attachant ma mémoire,
Tranquille sur mes jours, je tremblois pour ma gloire:
D'elle seule occupé, je brave les sanglots,
Le tumulte des airs, & le courroux des flots.
Je veux, si je péris, qu'une tonne élancée
Au loin sur l'Océan transporte ma pensée:
Dans ce fragile bois j'abandonne l'écrit
Qui de mes longs travaux conserve le récit.

Peut-être qu'un hasard à ma gloire propice
De l'Univers, un jour, instruira la justice;
Et de vos noms alors mon secret protégé
Me sembloit dans l'oubli n'être jamais plongé:
Ingrats! & c'est pour vous que j'avois ce courage!
   Mais mon destin l'emporte, & commande à l'orage;
Et lorsque, sans espoir, nous attendions la mort,
C'est un Dieu protecteur qui me ramene au port.
Pour vous, dans cet instant, j'étois un Dieu moi-même;
Tout fléchit devant moi, rang, pouvoir, diadême;
Et l'altier Espagnol vit, d'un œil envieux,
S'asseoir à vos côtés un homme sans aïeux.
Quoi! cette fange d'or à vos pieds entassée
Attachoit seulement votre avare pensée!
Et quand vous encensiez le plus vil des métaux,
Je croyois ces honneurs payés à mes travaux!
Combien je m'aveuglois! Prodigue de ma vie,
D'un voyage nouveau quand j'afflige l'envie,
Suivi d'un peuple entier, j'ai donc franchi les mers
Pour me voir arracher mon nouvel Univers!
   Ciel! à mes premiers pas sur ce triste rivage,
Du sort qui m'attendoit j'ai reçu le présage.

Loin de voir, par des cris, par des accents d'amour,
Mes premiers compagnons ſaluer mon retour,
Un ſilence terrible y trompa mon attente;
Je marche; & mon regard fixe, avec épouvante,
De vêtements connus des lambeaux égarés,
Des cadavres épars, des membres déchirés!...
Trop avide Eſpagnol! ah! c'eſt ta barbarie
Qui de ce peuple humain ſouleva la furie!
Tu n'as que trop, hélas! confirmé mon ſoupçon:
Le crime invite au crime; & voilà ta leçon.
Mais, loin que dans l'effroi ce revers les enchaîne,
L'intérêt s'applaudit d'un prétexte de haine.
Plus de frein, plus de loix pour la cupidité!
Ou de l'or, ou du ſang! c'eſt l'unique traité.
En vain à ce torrent ma volonté s'oppoſe:
Tous les bras sont armés; chacun peut ce qu'il oſe.
La ſoif de s'enrichir les rend tous étrangers:
Et moi, comptant mes jours par de nouveaux dangers,
Des miens, de l'ennemi, dans cette affreuſe terre,
Quand j'ai su repouſſer la révolte & la guerre;
Quand, au prix de mon ſang, ma noble fermeté
S'arme pour votre gloire & pour l'humanité;

C'eſt vous qui, ſur la foi d'hommes chargés de crimes,
Aux bourreaux de l'Eſpagne envoyés pour victimes,
C'eſt vous qui balancez à me croire innocent!
Ingrats à mes ſuccès, vous m'immolez abſent.
Je demandois mon fils; & pour prix de mes peines,
Digne échange des Rois, vous m'envoyez des chaînes!
Il fallut, accablé sous un poids ſi nouveau,
Deſcendre, loin du jour, dans le fond d'un vaiſſeau:
Là, ſeul, & rappellant mon ame recueillie
A cette fermeté compagne de ma vie,
De mon trépas certain j'accuſois le retard.
Des cris, le bruit des flots, annoncent mon départ;
On entre. O des vertus pouvoir incorruptible!
Quoi! vous ſerviez la haine, & vous étiez ſenſible,
Alonzo! Ce guerrier, déteſtant mes revers,
M'approche avec reſpect, & veut briſer mes fers.
« Les briſer! non, jamais! ma vengeance eſt trop belle.
« Aux yeux de Ferdinand, aux regards d'Iſabelle,
« C'eſt ainſi qu'en triomphe, au moins, je veux m'offrir;
« Je veux que mon aſpect leur apprenne à rougir. »
Déjà de mon retour la nouvelle eſt ſemée.
Mon infortune, hélas! trompoit ma renommée;

On me croyoit heureux : on devance mes pas,
On vole ; avec tranſport chacun m'ouvre les bras ;
L'airain ſacré dans l'air annonce un jour d'ivreſſe :
On accourt, on me nomme, en tumulte on me preſſe;
On me voit dans les fers !... O Peuple généreux,
Tu frémiſſois de rage, & détournois les yeux !
Lui ſeul juſqu'à ſon maître oſa porter le blâme :
Et, quand ces cris du Peuple ont éclairé votre ame,
Vous croyez, ſur le trône & ſi loin du malheur,
D'un ſeul de vos regards expier ma douleur !
Rien ne l'excuſera. C'eſt peu d'un tel outrage :
On fait de mes lauriers un indigne partage ;
Celui qui ſur mes pas s'eſt lâchement traîné,
Améric, eſt ici mon rival couronné !

Non ; je ne veux pas même, à vos bienfaits rebelle,
Vous laiſſer réparer cette offenſe cruelle :
Je veux être opprimé ; je ſuis fier de ſouffrir.
Je n'ai rien obtenu qu'un monde à découvrir ;
L'honneur m'a trop payé ! mes fers ſont ma richeſſe :
Près de moi ſuſpendus, ils me ſuivront ſans ceſſe ;
Mon bonheur avec eux ſera de m'irriter.
Chaque jour à mes fils je veux les préſenter :

Je veux, dans le tombeau quand il faudra descendre,
Qu'avec moi renfermés ils pesent sur ma cendre;
Qu'un jour, l'homme accablé sous d'injustes revers
S'indigne & se console en retrouvant mes fers;
Qu'ils rappellent aux Rois mon nom, ma récompense,
Et servent à l'envi ma gloire & ma vengeance.



NOTES

Je veux, dans le tombeau quand il faudra descendre,
Qu'avec moi renfermés ils pesent sur ma cendre;
Qu'un jour, l'homme accablé sous d'injustes revers
S'indigne & se console en retrouvant mes fers;
Qu'ils rappellent aux Rois mon nom, ma récompense,
Et servent à l'envi ma gloire & ma vengeance.

NOTES

SUR

LE PRÉCIS HISTORIQUE.

NOTES

SUR LE PRÉCIS HISTORIQUE.

Page 1re. ligne 12.

Aristide, à qui ses vertus ont mérité le nom de *Juste*, fut persécuté par Thémistocle, & banni d'Athenes par le jugement de l'Ostracisme. C'est de lui, & à lui-même, que disoit un Athénien, pour motiver sa haine & le bannissement auquel il le condamnoit : « Je suis fatigué de l'entendre toujours appeller « le Juste ». Le temps de son administration fut nommé le *siecle d'or*. Il mourut si pauvre, que la République fut obligée de faire les frais de ses funérailles.

Page 1re. ligne 13.

L'enfance & la vieillesse de L'Hôpital furent dévouées à l'infortune. La générosité de son pere, qui se fit un devoir de ne point abandonner le Connétable de Bourbon dans sa fuite, fut la cause de ses premiers malheurs; & son courage incorruptible éveilla la persécution qu'il éprouva dans ses derniers instants. Proscrit à dix-huit ans, dépouillé de ses biens & de sa liberté, c'est du fond d'un cachot que L'Hôpital s'éleva jusqu'à la place de Chancelier de France, & parvint à nous y montrer le contraste consolant de ses vertus & des crimes de Charles IX. Il s'étoit fortifié

dans cette probité mâle & fiere qui le caractérise, par les principes & l'amitié de ce courageux Duchâtel, Evêque de Tulle, qui ne craignit jamais de faire entendre au Souverain le dur langage de la vérité.

Pour donner une idée de L'Hôpital, par le choix des hommes qui convenoient à son ame, rapportons ce que son digne ami répondoit au Chancelier Poyet, qui, devant une foule de courtisans, osa dire à François I, qu'il étoit le maître absolu du bien de ses Sujets. « Juste Ciel! s'écria l'Évêque de Tulle, com« ment essaie-t-on d'inspirer de tels sentiments à un « Prince qui a des loix à suivre & à respecter! Voilà, « Sire, voilà les détestables maximes sur lesquelles se « formerent les Caligula & les Néron; & c'est en « admettant ces principes affreux, qu'ils devinrent « l'exécration du genre humain. Fallût-il même pré« venir la ruine entiere de l'État, vous ne devez pas « ignorer qu'avant de vous servir de nos biens, il « vous faudroit obtenir notre consentement. »

Le cœur de L'Hôpital se partageoit entre ce citoyen intrépide & le chef auguste de la Magistrature, ce même Olivier qui vécut trop pour sa gloire, & déshonora sa vieillesse, en reprenant, dans cet âge sans énergie, l'emploi difficile qu'il avoit autrefois si courageusement quitté. Il méritoit alors de recevoir cette lettre touchante dont son ami le consola dans sa retraite, & qu'il faut adresser au petit nombre de

Miniſtres vertueux que l'impoſſibilité de faire le bien aura forcés d'abandonner leur place. « Il y a des « hommes qui vous plaignent, diſoit-il au Chance- « lier : pour moi, je vous félicite. Je ne ſuis point « inquiet de la tranquillité ni des douceurs que vous « devez trouver dans un exil qui vous permet de vous « livrer à tous les goûts du ſage, de n'avoir devant « les yeux que des objets qui vous sont chers, & « vous éloigne d'une Cour dépravée où vous n'aurez « plus à combattre les vices qu'elle honore. Nous vous « avons toujours vu libre au milieu de cette Cour « même, parceque vous avez toujours vu ſes careſ- « ſes du même œil dont vous voyez à préſent ſes « mépris. »

L'Hôpital eut la douleur de ſuccéder à ſon ami, & à ſon ami dégradé. Il avoit auparavant exercé la charge de Surintendant des Finances ; & ſon déſintéreſſement y fut ſi pur, qu'en la quittant, ſa pauvreté ne lui permit pas de donner la plus foible dot à ſa fille. Quelle ſituation que celle de cet homme auſtere au milieu d'une Cour avilie, où chaque inſtant étoit marqué par de nouveaux crimes ! Il oppoſa ſon caractere au fanatiſme & à la turpitude de ſa nation. Le Pape écrivoit au Capitaine Montluc, « qu'en égor- « geant les Proteſtants, c'étoit un moyen aſſuré de ga- « gner le Ciel » ; & L'Hôpital oſoit répondre, « qu'on « pouvoit être Citoyen ſans être Catholique. »

« Reprenez vos ſceaux » , diſoit-il à la Reine quand elle demandoit ſon conſentement à quelque édit féroce.

« Si les ſoins du trône vous effraient , ne ſoyez « donc pas Roi » , diſoit-il à Charles IX.

C'eſt L'Hôpital qui, pour attendrir ce Monarque ſur le ſort de ſes peuples, ſut l'arracher aux délices de ſa Cour, & lui montrer la miſere des provinces : voyage inſtructif, & qui devroit entrer dans l'éducation des Souverains ! Le meurtre du Roi de Navarre & du Prince de Condé, c'eſt L'Hôpital qui ſut l'épargner à Médicis. Lui ſeul, en paroiſſant mériter la honte d'avoir favoriſé l'Inquiſition, ſut l'empêcher de s'établir en France. Sa vigilance & ſa fermeté s'étendoient ſur tous les points d'adminiſtration : il porta la réforme dans les loix, le clergé, le commerce & les armées. C'eſt alors que les dégoûts qu'on lui fit eſſuyer lui rappellerent ces mots ſi vrais de ſon prédéceſſeur : « Vous avez les talents qui appellent « aux grands emplois, & la vertu qui fait qu'on ne « les occupe pas long-temps. »

Cette prédiction fut bientôt juſtifiée. Exclus du Conſeil, il ne tarda pas à connoître que ſes principes d'équité le rendoient odieux. La retraite lui parut le ſeul parti convenable à ſon ame : il alla de lui-même au-devant de l'exil, & ſe retira dans une petite maiſon de campagne, à Vignai. La Reine lui

fit redemander les ſceaux, qu'il rendit avec joie, ſans recevoir ni demander de récompenſe.

On l'inſcrivit ſur la liſte des victimes de la Saint-Barthelemi; mais le crime ne fut pas conſommé. Il n'eut à craindre que pour ſa fille. Elle fut heureuſement ſauvée par la Ducheſſe de Nemours, qui la fit cacher dans ſon palais, & la rendit à ſon pere.

Ce malheureux vieillard ne put ſurvivre aux déſaſtres de ſa patrie : il deſiroit ſa fin, comme la ſeule conſolation qu'il pût eſpérer, & mourut ſans autre inquiétude que l'extrême pauvreté où il laiſſoit ſa fille & ſes petits-enfants.

Tel fut le sort de cet homme étonnant, qui, par ſes mœurs & ſon génie, opéra ſur ſon ſiecle une révolution auſſi marquée que ſur nos loix.

Ses principes de légiſlation sont développés d'une maniere inſtructive & lucide dans un éloge que des circonſtances ont empêché M. Garat d'adreſſer à l'Académie, & qu'il s'eſt contenté de conſacrer à la mémoire de cet illuſtre Chancelier. Les notes qui ſuivent ce diſcours, & que Monteſquieu n'auroit peut-être pas déſavouées, quoiqu'on l'y combatte avec ſuccès, sont remplies de penſées profondes, de vues nouvelles, & de ces réſultats heureux qui ne peuvent naître que d'une connoiſſance réfléchie des mœurs, de l'hiſtoire & des loix. Le talent élevé qui regne dans cette partie de ſon ouvrage & dans l'ouvrage entier,

présageoit, dès-lors, ce que M. Garat a confirmé depuis, que chaque pas qu'il feroit dans la carriere académique seroit marqué par un brillant succès.

Page 1re. ligne 13.

Fénelon, dont le nom suffit à sa gloire & rappelle des vertus de tous les genres, fut disgracié par Louis XIV qui cependant savoit apprécier le mérite, & mourut dans l'exil. Son éloge, couronné par l'Académie, peut être compté parmi les chefs-d'œuvre de l'éloquence françoise. Ce qui distingue cet ouvrage, c'est que non seulement il porte l'empreinte d'un grand talent, mais qu'il offre encore cette douceur de sentiment, ces mouvements d'ame, en un mot le caractere intéressant & le charme particulier de Fénelon lui-même.

Page 1re. ligne 14.

Séneque éleva Néron, & reçut la mort de son éleve. Ce monstre voulut d'abord s'en défaire secrètement par le poison; mais l'affranchi chargé du crime n'ayant pu le consommer, l'Empereur condamna le Philosophe ouvertement, & ne lui laissa que le choix du supplice. Séneque se fit ouvrir les veines dans un bain chaud, & mourut en conversant avec ses amis. On a vivement attaqué sa mémoire; mais l'injustice de ses calomniateurs n'aura peut-

être pas la préférence ſur l'opinion de Tacite & de M. Diderot.

Page 1re. ligne 16.

Béliſaire, Général des armées de l'Empereur Juſtinien. Ses exploits & ſes ſuccès le firent nommer le Libérateur de l'Empire. Deux fois vainqueur en Afrique, deux fois en Perſe, deux fois en Italie, il eut la gloire de s'oppoſer à l'irruption des Huns dans l'Empire, & de les repouſſer. Il avoit, au milieu de ſes conquêtes, refuſé la couronne de Vitigès, Roi des Goths : on l'accuſa de vouloir uſurper celle de Juſtinien. L'Empereur le dépouilla de ſes emplois, & lui fit arracher les yeux. Béliſaire mourut de douleur.

L'ouvrage célebre qui porte le nom de cet infortuné a rappellé ſon ſouvenir d'une maniere bien glorieuſe, & l'a preſque autant illuſtré que ſes victoires & ſes malheurs.

Page 2, ligne 2.

Le courage & les talents de Miltiade étoient ſi diſtingués, que les dix chefs qui commandoient l'armée de la république contre les Perſes ſe démirent de leur pouvoir pour le lui confier. Souvent vainqueur, & bleſſé dans l'iſle de Paros à un ſiege qu'il crut prudent de lever, il fut accuſé par Xantippe d'être d'intelligence avec le Roi des Perſes. L'aſſemblée du

Peuple ordonna que Miltiade fût précipité dans le Barathre, gouffre profond, revêtu de crampons de fer, où l'on jettoit les criminels. Tout ce qu'on put obtenir, en reconnoiſſance de ſes ſervices, fut de commuer la peine de mort en une amende de cinquante talents. Trop pauvre pour les payer, il mourut de miſere en priſon. Cimon, ſon fils, fut obligé, pour obtenir le corps de ſon pere, d'emprunter & de payer la ſomme exigée par la ſentence. Lui-même ſervit encore les Athéniens, remporta pour eux pluſieurs victoires, & fut banni par l'Oſtraciſme.

Page 2, ligne 8.

Le ſiege de Veïes occupoit les Romains depuis dix ans : Camille ſut le terminer à leur gloire. On l'accuſa d'avoir détourné le butin. Il s'exila volontairement : on oſa le condamner à l'amende. Il ſervit encore ſon ingrate patrie, & parvint cinq fois à la dictature. A l'âge de quatre-vingts ans, Camille repouſſa les Gaulois des terres de la République, & mourut de la peſte.

Page 2, ligne 9.

Catinat eſt encore un des grands hommes dont l'Académie a vengé l'infortune, en lui décernant le tribut de louanges qu'il méritoit. M. de la Harpe n'a pas été moins heureux dans cet éloge que dans celui de

Fénelon. Nous nous bornerons à cette remarque, pour ne pas devenir monotones.

Né d'une famille de robe, Catinat quitta le Barreau, révolté d'avoir perdu une cause juste qu'il défendoit. Son esprit le rendoit propre à tout. Il suivit le parti des armes, & fut bientôt remarqué de Louis XIV. Vainqueur à Stafarde, à la Marsaille, on le rendit coupable de sa défaite à Chiari; & ce malheur, qu'il n'éprouva que pour avoir suivi les ordres de la Cour, fut le prétexte de sa disgrace. On le dépouilla du commandement de l'armée : il n'en servit qu'avec plus de zele sous Villeroi qui le remplaça. Il refusa l'Ordre du Saint Esprit, & mourut dans sa terre, comme il avoit vécu, en philosophe.

Page 2, ligne 10.

Prince & guerrier vertueux, Germanicus combattit pour Tibere, & fut payé, par le poison, de sa gloire & de ses services.

Page 2, ligne 11.

Agricola soumit l'Écosse & l'Irlande aux Romains, & réduisit les Bretons. Jaloux de ses succès, Domitien le rappella, &, pour le priver de son triomphe, lui commanda de n'entrer à Rome que pendant la nuit. Le monstre, peu satisfait de cette injustice, hâta ses jours par le poison.

Voici ce que Tacite, il y a dix-ſept ſiecles, écrivit ſur Agricola :

Il arriva de nuit dans la ville, de nuit au palais, comme Domitien l'avoit preſcrit. Accueilli d'un morne ſilence & d'un embraſſement contraint, il ſe confondit dans la foule des eſclaves. Sa réputation militaire importunoit les hommes oiſifs. Pour la faire excuſer par des vertus contraires, il s'impoſa le repos & même l'oiſiveté ; ſimple dans ſes vêtements, d'un abord facile, & ſeulement accompagné d'un ou de deux amis. Le vulgaire, dont l'uſage eſt d'apprécier les grands hommes par l'orgueil de leur cortege, en voyant, en fixant Agricola, cherchoit ſa renommée ; bien peu ſavoient la reconnoître.

Dans ces jours ſiniſtres, abſent, il fut ſouvent accuſé ; abſent, il fut abſous. Il n'avoit à redouter, ni l'apparence d'un crime, ni la plainte d'un ſeul opprimé, mais ſa gloire, mais un prince irrité contre la vertu, & l'eſpece d'ennemis les plus infâmes, les prôneurs. Bientôt, par l'imprudence ou la lâcheté des chefs, nos armées ſacrifiées en Méſie, en Dacie, en Germanie, en Pannonie, tant de forts enlevés, tant de cohortes vaincues & captives, toutes les calamités de la république ne permirent plus le ſilence ſur Agricola : déjà ne ſe diſputoient plus les confins de l'Empire & les fleuves qui le défendent, mais le centre des provinces, l'aſyle des légions. Quand les

revers s'accumuloient ſur les revers, quand les défaites & les ruines ſignaloient chaque année, le cri du peuple nommoit pour chef Agricola. Tous comparoient ſa conſtance, ſon énergie, ſon ame exercée aux dangers, à l'inertie, à la foibleſſe, à l'incapacité de ſes rivaux.

Page 2, ligne 12.

Agis, Roi de Sparte, paſſa du trône aux mains des bourreaux. Il voulut abolir les dettes, & rendre les biens communs : il fut étranglé en priſon, par ordre d'un Éphore.

Page 2, ligne 13.

Cicéron, juſtement connu sous le nom de *Pere de la Patrie*, & vraiment celui de l'éloquence, fut, par les intrigues de Clodius, obligé de s'exiler de Rome, après l'avoir ſauvée. Dès que le Triumvirat fut établi, Antoine, qui n'avoit pas oublié les *Philippiques*, demanda ſa mort; & Octave l'accorda. Popilius Léna, qui devoit ſa vie à la protection du Conſul, ſe mit à la tête de ſes aſſaſſins, & l'atteignit dans ſa fuite. Cicéron fit arrêter ſa litiere, & préſenta la gorge au glaive des meurtriers. Popilius lui coupa la tête, les pieds & les mains, & les remit à Antoine. Fulvia, ſa femme, prit un plaiſir atroce à percer avec un poinçon la langue de ce grand Orateur; & ſes triſtes

reftes furent expofés fur la tribune aux harangues que fon éloquence avoit tant de fois honorée.

Page 2, ligne 16.

Colbert, qui donna tant d'éclat au fiecle de Louis XIV, foulagea le peuple, en entrant au Miniftere des Finances, de trois millions de tailles, & l'exempta de tout ce qu'il devoit d'impôts depuis dix ans, fut infulté & déterré par le peuple après fa mort.

Ce Miniftre donna un exemple de modération bien rare dans les gens en place. On l'exhortoit à fe venger d'un écrit violent qui paroiffoit contre lui : il demanda fi le Roi s'y trouvoit offenfé ; on l'affura que non. Je ne le suis donc pas, répliqua-t-il. Et l'Auteur, connu, ne fut point inquiété.

Page 2, ligne 16.

Marcellus, Général Romain, fut furnommé *l'Épée de la République*, tua de fa main Viridomare, Roi des Gaulois, prit Syracufe malgré l'art d'Archimede, protégea fes jours, & pleura fa mort. Deux fois vainqueur d'Annibal, il fe vit obligé de venir à Rome juftifier fa conduite : il fe défendit, comme Scipion, qui ne fit que l'imiter, par le récit de fes exploits.

Page 2, ligne 17.

A l'âge de neuf ans, le Taffe fe vit enveloppé dans

la ſentence de mort qui fut prononcée contre ſon pere. Errant & ſans reſſource, il obtint un aſyle à la Cour de Ferrare, & conçut, pour la ſœur du Duc, une paſſion violente qui fit le tourment de ſa vie. Son protecteur le fit jetter en priſon. Caché sous les haillons de la miſere, il ſe traîna de ville en ville juſqu'au royaume de Naples, & revint à Ferrare où ſon amour le ramenoit ſans ceſſe, & où la priſon & les fers l'attendoient de nouveau. Le temps lui rendit la liberté; mais ſes malheurs avoient affoibli ſes organes & ſa raiſon. Après vingt années de déſeſpoir & d'infortune, le Pape Clément VIII s'occupa de lui rendre, au Capitole, la juſtice éclatante que lui devoit ſon ſiecle : mais le Taſſe, frappé depuis long-temps d'une mort anticipée, expira au moment de ſon triomphe.

Page 2, ligne 20.

Magellan, qui s'eſt immortaliſé par la hardieſſe de ſa navigation, ſollicita vainement d'Emmanuel, Roi de Portugal, la récompenſe que méritoient ſes ſervices, & n'obtint qu'un refus. Juſtement indigné, il quitta ſa patrie, & ſervit l'Eſpagne sous Charles-Quint. Il fut maſſacré, près du détroit qui porte ſon nom, par des Sauvages de l'iſle de Zama.

Page 2, ligne 20.

L'Inquiſition s'empara de Galilée, pour avoir éclai-

ré l'Univers ſur l'immobilité du ſoleil & le mouvement de la terre. A l'âge de ſoixante & dix ans, cet illuſtre vieillard fut condamné à trois ans de priſon ; & la peine eût été plus forte, s'il n'eût conſenti d'abjurer, à genoux, devant les Inquiſiteurs, une vérité auſſi conſtante que l'eſt, le fut & le sera l'abſurdité de pareils juges.

En vain l'Inquiſiteur croit entendre un blaſphême,
Et trois ans de priſon forcent au repentir
D'un ſyſtême effrayant l'infortuné martyr ;
La terre, nuit & jour, à ſa marche fidele,
Emporte Galilée & ſon Juge avec elle.

Page 3, ligne 2.

Le Camoens, exilé trois fois, le fut d'abord dans l'Eſtramadoure. Il obtint ſa grace, revint en Portugal, ſuivit l'armée navale en Afrique, perdit un œil à Ceuta, rentra dans ſa patrie, &, banni de nouveau, s'embarqua pour Goa. Exilé par le Viceroi ſur les confins de la Chine, il fit naufrage en s'y rendant, gagna la terre à la nage, & ſauva la ſeule copie qu'il eût de la Luſiade, en la tenant d'une main hors de l'eau. Il vécut cinq ans dans ces déſerts, & revint en Europe avec ſon poëme. Le ſuccès qu'il obtint lui valut des éloges à la Cour, & nul bienfait. Un Negre, l'unique bien qui lui reſtât, fut le ſeul être qui ſe montra ſenſible à ſon sort : ce généreux eſclave, qui ne l'avoit

jamais abandonné, mendioit de porte en porte, ſupportoit la honte de cette reſſource, & en portoit fidèlement le produit à ſon maître, dont l'indigence précipita la mort.

Page 3, ligne 3.

Dryden mourut de miſere. Le Roi Guillaume le priva de ſes penſions, parcequ'il les tenoit de Jacques II.

Page 3, ligne 5.

Socrate, dont la raiſon & la morale feroient croire à l'alliance de l'homme & de la Divinité, fut condamné à boire la ciguë par le Peuple d'Athenes.

Page 3, ligne 5.

Diſciple de Platon & de Xénocrate, Phocion uniſſoit à des talents guerriers & politiques, les vertus d'un ſage & la plus noble éloquence. Sans avoir brigué cet honneur, on le chargea, quarante-cinq fois, du Gouvernement d'Athenes. Il réſiſta aux ſéductions de Philippe, d'Alexandre & d'Antipater, & fut cependant accuſé de trahiſon. Ses mœurs auſteres lui faiſoient des ennemis cruels dans le Peuple. Il fut condamné à mort, & ſe rendit dans la priſon avec un viſage auſſi ſerein que lorſqu'il revenoit d'un triomphe : il prit tranquillement la ciguë, & n'obtint

pas même de ſépulture. Une femme, plus juſte que ſes concitoyens, & qui sut prévoir qu'ils seroient un jour éclairés ſur leur crime, recueillit, en ſecret, ſes triſtes reſtes. Athenes s'indigna bientôt de ſon injuſtice, lui conſacra une ſtatue, & fit périr ſon accuſateur.

Page 3, ligne 5.

Le génie le plus univerſel, le défenſeur des Calas & des Sirven, le créateur d'une philoſophie amie de l'homme & d'une révolution utile à ſon bonheur, la gloire de ſa nation, l'objet du culte de toutes les autres, l'honneur de ſon ſiecle, & le rival de tous les talents de l'antiquité, Voltaire n'a reçu qu'à peine une ſépulture inconnue & diſputée.

Cette longue suite de tableaux affligeants, ces preuves accumulées de l'injuſtice du sort & des hommes, portent dans l'ame un ſentiment douloureux, un effroi, peut-être même des doutes nuiſibles à la vertu, & capables d'éloigner d'elle ce grand nombre d'êtres puſillanimes que doivent rebuter les ſacrifices qu'elle exige : mais auſſi, qui pourra ſe plaindre & ne sera pas conſolé de ſon infortune, au ſouvenir des noms impoſants que la perſécution n'a pas reſpectés? Quelle ame élevée ne voudroit, au même prix, & par le même chemin que ces grands hommes, arriver au même terme de gloire? N'oublions pas ici ce qu'a-

vec tant de vérité Pope a ſi bien dit de la vertu :

" Toujours elle s'exerce, & jamais ne ſe laſſe,
" Goûte mieux le ſuccès, porte mieux la diſgrace,
" Sait être heureuſe encor de ſes nobles douleurs ;
" Et les ris des méchants sont moins doux que ſes pleurs.

Cette penſée, ſi juſte & ſi heureuſement rendue par M. de Fontanes, termine un fragment ſublime de l'*Eſſai ſur l'homme*, où le Philoſophe Anglois a ſu prouver, en beaux vers, qu'un inſtant d'eſtime intérieure l'emporte ſur des années d'acclamations populaires, & que Marcellus exilé goûtoit un bonheur plus véritable que Céſar entouré du Sénat & ſur le trône du monde. Nous aurions voulu tranſcrire tout ce morceau, où M. de Fontanes s'eſt montré le rival de Pope ; mais le Public sera bientôt dédommagé par les quatre Épitres qui vont enfin paroître. Si cet ouvrage, d'un goût sûr & d'un talent formé, quoique d'un très jeune Auteur, a paru ſe faire deſirer long-temps, on oſe aſſurer auſſi qu'il ſe fera long-temps diſtinguer.

Page 7, ligne 1.

On trouve ce Paragraphe dans le Numéro 36 du Courier de l'Europe de cette année, page 283 :

« Un Profeſſeur de Langues Orientales à Cam-
« bridge en Amérique vient d'envoyer à M. Gébelin,

« auteur du Monde primitif, trois Inſcriptions pu-
« niques, qu'on a trouvées gravées ſur des rochers,
« à l'embouchure d'une riviere qui eſt à cinquante
« milles du Sud de Boſton : elles ont été gravées par
« les Carthaginois, qui aborderent ſur cette plage
« méconnue ; elles ont pour objet leur arrivée & les
« traités qu'ils firent avec les habitants du pays. M. de
« Gébelin va donner un Mémoire ſur cette impor-
« tante découverte. »

Ce fait avéré, & ſur lequel M. Court de Gébelin a effectivement composé un Mémoire très intéreſſant, change en réalité toutes nos conjectures ſur les connoiſſances nautiques des Carthaginois. L'éclat que cet événement répand ſur leur mémoire ne peut nuire à la gloire de Colomb, qui, ſans guide que ſon génie, sut retrouver, après dix-ſept ſiecles, la route perdue d'un Monde entièrement ignoré pour nous, & qui, du temps de Carthage, n'étoit pas même univerſellement connu. A quel degré de ſplendeur verrions-nous les arts aujourd'hui, ſi, depuis cette époque, ils avoient pu, ſans interruption, marcher de progrès en progrès, & s'aider eux-mêmes de leurs perfections & de leurs ſuccès ! Peut-être jouirions-nous de cet avantage, ſi Carthage eût triomphé de Rome. « Quel malheur, s'écrie un Écrivain célebre, quel
« malheur que la deſtruction d'une République qui
« mettoit ſa gloire dans ſon induſtrie, & ſa puiſſance
« dans des travaux utiles au genre humain ! »

Page 40, ligne 8.

PATENTES DE L'AMIRAL.

Premieres Patentes.

Fernand & Isabelle, par la grace de Dieu, Roi & Reine de Castille, de Léon, d'Arragon, de Sicile, de Grenade, de Tolede, de Valence, de Galice, de Majorque, de Minorque, de Séville, de Sardaigne, de Cordoue, de Corsique, de Murcie, de Giaen, des Algarbes, de Gibraltar, & des isles Canaries, Comte & Comtesse de Barcelone, Seigneurs de Biscaye & de Moléna, Ducs d'Athenes & de Neopatria, Comte de Rossillon & de Sardaigne, Marquis d'Oristan & de Gociado, &c. : Puisque toi, Cristophle Colomb, vas par notre commandement, & avec nos vaisseaux & nos gens, à la conquête des Isles de l'Océan que tu as découvertes, & comme nous espérons qu'avec l'aide de Dieu tu en découvriras d'autres, il est juste que nous te récompensions des services que tu rends à notre État; nous voulons donc que toi, Cristophle Colomb, tu sois Amiral, Gouverneur & Viceroi des Isles & de la Terre ferme découverte, & de toutes celles que tu découvriras; que tu t'appelles Dom Cristophle Colomb; que tes enfants te succedent à toutes tes charges; que tu les puisses exercer par toi, ou par ceux que tu choisiras pour être tes Lieutenants;

que tu juges toutes les affaires civiles & criminelles dont la connoiſſance appartient & a appartenu à nos Vicerois & à nos Amiraux, & que tu aies les droits & les prééminences des charges que nous te donnons. Et, par ces préſentes, nous commandons à notre très cher Fils, le Prince Dom Juan, aux Enfants, Ducs, Prélats, Marquis, Grands-Maîtres, Prieurs & Commandeurs de nos Ordres Militaires, à tous ceux de notre Conſeil & Juges en quelque juſtice que ce ſoit, Cours & Chancelleries de notre Royaume, aux Chaſtellains, Gouverneurs des Citadelles, des Places fortes, à toutes les Communautés, Juges, Officiers de la Marine, aux vingt-quatre Cavaliers Jurés, Écuyers, à toutes les Villes & Places de notre État, & à tous les Peuples que tu découvriras & ſubjugueras, de te reconnoître, comme nous te reconnoiſſons, pour notre Amiral, toi & tes enfants en ligne droite, & pour toujours. Ordonnons à tous les Officiers que tu établiras, en quelque charge que ce ſoit, de te faire conſerver tes privileges, immunités, honneurs, & de te faire payer les droits & émoluments qui ſont dus à tes charges, ſans permettre que perſonne y mette aucun obſtacle; car telle eſt notre volonté. Nous commandons à notre Chancelier, & autres Officiers de notre ſceau, de t'expédier, au plutôt, nos Lettres, & de les faire auſſi amples & avantageuſes que tu le ſouhaiteras, à peine de notre diſgrace, & de trente ducats d'a-

mende contre chacun des contrevenants. Donné en notre ville de Grenade, le 30 d'Avril, l'an 1492. Signé, MOI, LE ROI; MOI, LA REINE. Moi, Jean de Colonia, Secrétaire du Roi & de la Reine, ai fait expédier les présentes Lettres par leur commandement.

SECONDES PATENTES.

Puisqu'il a plu à Dieu que toi, Cristophle Colomb, aies découvert les Isles que nous avons nommées dans nos Lettres, nous confirmons les privileges que nous t'y avons accordés, te reconnoissant Amiral de l'Océan, depuis les Isles Açores jusqu'à celles du Cap-Verd, & du septentrion au midi, Viceroi & Gouverneur de toutes les terres que tu as découvertes, & que tu découvriras. Voulons que tes charges passent, pour toujours, à tes enfants, de l'un à l'autre, avec tous les honneurs, prérogatives, droits & émoluments qui y sont attachés, & qui ont appartenu à nos Amiraux de Castille & de Léon. Te donnons pouvoir de mettre tels Officiers, Juges & Capitaines que tu trouveras à propos, pour tel temps que tu voudras, & de les casser quand il te plaira; à condition néanmoins que les provisions que tu leur donneras soient à notre nom, & scellées de notre cachet. Voulons de plus, qu'en la qualité que nous te donnons d'Amiral de l'Océan, tu puisses comman-

der à ceux de nos vaiſſeaux que tu trouveras dans l'étendue de nos mers; que tu leur ordonnes de t'obéir, & de te donner tout ce que tu leur demanderas, sous les peines que tu leur impoſeras, que nous tenons dès-à-préſent pour bien impoſées, te donnant permiſſion de les faire dès-lors exécuter ſur leurs perſonnes & ſur leurs biens. Enjoignons à tous ceux qui sont ou seront dans les Indes, d'y demeurer ou d'en ſortir, quand tu leur ordonneras, nonobſtant appellation, & ſans qu'il ſoit beſoin pour te faire obéir d'autres Lettres que des préſentes. Nous commandons à notre Chancelier, & à tous les gens tenant notre ſceau, de t'expédier au plutôt nos Lettres contenant la confirmation de tes privileges, en telle forme que tu voudras, à peine de notre diſgrace, & de trente ducats d'amende contre chacun des contrevenants : car telle eſt notre volonté. Donné à Barcelonne, le 28 de Mai de l'année 1493 : Signé, MOI, LE ROI; MOI, LA REINE. Moi, Fernand Alvarès de Tolede, Secrétaire d'État, ai fait expédier les préſentes par leur commandement.

Page 51, ligne 18.

Ferdinand, jaloux de la réputation de franchiſe & de loyauté que méritoit Philippe, voulut profiter de la vertu même de ce Prince, pour le rendre l'inſtrument de la plus atroce fourberie : il le chargea d'aller

à Lyon négocier la paix avec la France. Dès qu'elle fut ſignée, Louis XII licencia les troupes qu'il avoit ramaſſées à Gênes. L'Archiduc & lui, de concert, firent ſignifier ce nouvel accord à leurs Généraux dans le royaume de Naples, & ordonnerent, l'un, au Duc de Nemours, l'autre à Gonſale, de mettre bas les armes. Le premier obéit. Le ſecond attendoit cet ordre comme un ſignal d'hoſtilités. D'Aubigni fut attaqué, battu & pris par Bénavidès. Gonſale joignit les François à Cérignole : le Duc de Nemours y fut tué. L'armée, privée de ſon chef, s'enfuit devant les Eſpagnols, & laiſſa le royaume de Naples en leur pouvoir.

Au premier bruit de cette trahiſon, Philippe indigné reconnut le caractere de Ferdinand, & accourut à Blois ſe remettre au pouvoir de Louis XII : il jura qu'il reſteroit en ôtage & même en captivité, pour garantie du traité qu'il venoit de conclure ; & dans une lettre pleine d'amertume, il déclara ſa réſolution à ſon beau-pere. Mais, ni les plaintes de Louis XII, ni les reproches de Philippe, ni même ſa générofité, ne purent balancer la joie coupable que témoigna Ferdinand des ſuccès de Gonſale. Malgré ſa juſte colere, le Roi de France diſtingua le héros de l'Eſpagne, de ſon tyran : il refuſa de garder à ſa Cour ce noble Archiduc, dont la droiture étoit ſi lâchement trompée, & le fit, à ſes frais, généreuſe-

ment reconduire en Flandres, avec tous les honneurs qu'il n'avoit jamais cessé de lui rendre. Il aima mieux punir ainsi Ferdinand, que l'imiter : seulement il ordonna aux Ambassadeurs qu'il eut l'audace d'envoyer, pour colorer sa trahison, de sortir en vingt-quatre heures de sa Cour, & dans huit jours de ses États.

FIN.





